

« L'Épopée du Roi Zago »

ou

« Chronique de la Première Guerre »

(simili-épopée vaguement moyenâgeuse par Aminé Mena Latamendo de Mangala, Première Chroniqueuse de la Brillante Cité de Mangala, avec autorisation bienveillante du Roi et de la Cour,

© Royaume de Mangala, an de grâce 1234 a Sumada condita)

(Ceci est la chronique exacte et sans fioritures inutiles de la Guerre de la Mer, qui secoua notre contrée il y a quelques années déjà. Je me permets de supposer que tout le monde a déjà entendu parler de la guerre ; mais étant donné que les historiens qui l'ont racontée se sont contentés en général de rapporter la version des rois, ou celle de mon frère, selon les cas, et jamais la mienne, on a généralement oublié quel a été mon rôle dans l'histoire. Et comme ce n'est pas un rôle négligeable (non mais sans blague !) j'ai tenu à réparer cette odieuse injustice. Voici donc Ma Chronique, la seule, la vraie chronique valable de la Guerre de la Mer.)

Je n'avais jamais su grand-chose à propos de cette guerre. Il faut dire aussi que même si mon pays, la Manidie, y était officiellement impliqué, notre reine se contentait à l'époque d'une certaine passivité. On l'appelait la Guerre de la Mer, parce qu'il faut toujours donner des noms aux guerres, ne serait-ce que pour faciliter la tâche des historiens qui auront quelques siècles plus tard la mission d'en faire la chronique. Mais les pessimistes l'appelaient aussi la Première Guerre, car il était probable que ce ne fût pas la dernière.

Tout ce que je savais à propos de cette guerre, c'était qu'elle avait commencé loin de chez nous, en Sumadie, à cause d'une histoire d'amour malheureuse : Kativo, le second fils du roi Vendo, avait eu la fort mauvaise idée de tomber amoureux de la princesse Almira, la jeune épouse de son frère aîné Meldo, l'héritier du trône.

Si les protagonistes n'avaient été que deux paysans des montagnes de Sumadie, l'affaire n'aurait été qu'un potin de village sans conséquences aucunes ; au pire, elle se serait terminée chez le juge, mais elle ne serait pas allée plus loin. Mais en l'occurrence, il s'agissait de deux fils de roi, dont l'un ne tarda pas à monter sur le trône à la mort de son père.

Une fois couronné roi, Meldo avait donc enfermé sa femme dans une tour, exilé son frère au-delà de la Mer, et avait déclaré l'affaire classée. Mais l'histoire ne s'était pas arrêtée là, au contraire. Kativo, brûlant du désir de se venger, s'était réfugié auprès du roi Wegdno, le chef d'une des tribus barbares de l'autre côté de la Mer ; à grands renforts de ces petits cadeaux dont on dit si bien qu'ils entretiennent l'amitié, il n'avait pas tardé à devenir le meilleur ami de ce Wegdno et son premier conseiller ; et bientôt, sur le conseil de son nouvel ami, le roi Wegdno levait des armées, soumettait toutes les autres tribus barbares d'au-delà de la Mer, devenait le roi de tous les barbares, et déclarait aussitôt la guerre à la Sumadie.

A cette nouvelle, Meldo avait demandé une alliance à ses voisins, qui étaient le roi Georges I^{er} de Médilorie et notre reine à nous, Zoé de Manidie. Et la querelle fraternelle avait dégénéré en guerre fratricide.

Après quelques batailles plus ou moins violentes, Kativo et son armée barbare, après avoir franchi la Mer, avaient fini par parvenir dans le pays de Niuva, en Sumadie inférieure, et infliger une cuisante défaite aux troupes sumadiennes ; Georges était accouru à leur secours et avait donné une bonne leçon à Kativo, mais Meldo s'était malencontreusement fait tuer dans la mêlée. Kativo, en retirant ses troupes de l'autre côté de la mer, en avait profité pour enlever la reine Almira, l'épouser et l'enfermer dans une autre tour, la première ayant été démolie dans la bataille.

Le roi de Sumadie était à présent Sendo, le jeune frère de Meldo et de Kativo ; et il était fermement décidé à poursuivre la guerre de ses aînés. Il avait choisi, comme de juste, le camp de Meldo, et depuis, la guerre se poursuivait tranquillement entre un côté et l'autre de la Mer, sans parvenir à donner la victoire à un camp ni à l'autre. Nous autres, au Port, nous étions à peu près tranquilles, aucun des deux partis ne s'intéressant à la pêche. Sendo nous avait juste formellement défendu de

réparer les bateaux de Kativo ; et Kativo nous avait strictement interdit de ravitailler les navires de Sendo. C'était tout. Mais cela n'allait pas durer...

Mais je m'aperçois que j'ai commis une faute impardonnable : j'ai oublié de me présenter. Aujourd'hui, je me fais appeler Aminé Mena Latamendo de Mangala, mais à l'époque, c'était juste Aminé. Mon frère Zago et moi vivions au Port, la principale ville de Manidie, dans une petite maison sur les quais. Zago n'avait jamais eu la bonne idée de se marier ; c'était donc encore à moi, sa soeur, de m'occuper de lui. Il était pêcheur ; ce qui revient à dire qu'il passait ses journées à rêver dans sa barque, laissant le filet se remplir en regardant passer les galères de Kativo et les trirèmes de Sendo, ou vice-versa.

Pendant ce temps, je vaquais aux divers travaux ménagers que Zago jugeait dégradants pour un homme, je réparais ses filets lorsqu'un bateau de guerre ou un poisson particulièrement résistant s'était empêtré dedans, je préparais les repas (essentiellement à base de poisson), et, quand j'en avais terminé avec toutes ses tâches, j'allais me promener sur le port, ou je discutais avec Luna, ma meilleure amie, qui avait le malheur d'être la soeur du plus grand casse-pieds de ce côté de la mer, lequel se trouvait par un malheureux hasard être également mon fiancé. On m'avait promise à lui lorsque j'avais dix ans, suivant une tradition ancestrale et à mon sens complètement dépassée que nous autres pêcheurs perpétuions depuis des siècles. J'étais donc condamnée à l'épouser un jour ou l'autre ; mais je faisais tout pour reculer le moment fatidique, prétextant que mon frère avait besoin de moi et que je ne pouvais pas l'abandonner (ce qui était vrai), et qu'après tout rien ne pressait, et que nous avions encore largement le temps d'y penser.

Enfin, mis à part ces quelques petits ennuis, je vivais une vie tout à fait convenable. Bien sûr, nous faisons partie de la catégorie de citoyens dits "pauvres" par les démographes de la ville qui n'avaient jamais mis les pieds dans le port ; mais cela avait cet avantage que nous ne nous sentions nullement concernés par la guerre, cette charmante activité étant en ce temps l'apanage des citoyens assez riches pour se payer une armure, un cheval et une épée. Régulièrement pourtant, j'allais écouter notre crieur public local clamer les dernières nouvelles du front ; mais j'avais beaucoup de mal à ne pas considérer ces faits lointains comme un récit d'aventure sans aucune réalité.

Ce qui n'était pas le cas de Zago. Ces histoires lointaines de gens qui s'entretenaient sans aucun savoir-vivre semblaient le passionner. Il ne rêvait que de s'acheter un cheval, de partir rejoindre les troupes de Sendo et de se faire glorieusement tuer pour la Patrie ; et pour cela, il économisait sou après sou. Personnellement, je ne trouvais pas cela très sain.

“ Zago, lui répétais-je inlassablement et sans aucun résultat, occupe-toi de tes poissons et arrête de penser à cette guerre ! Tu es un pêcheur, que je sache. Tu vas finir par t'échauffer la cervelle avec ces rêveries interminables. Et on m'a dit que tu as déjà laissé échapper trois grosses prises aujourd'hui. Reviens sur terre, mon vieux !

- Aminé, me répliquait-il à chaque fois, tu n'as aucune ambition ! Tu veux donc rester toute ta vie une simple pêcheuse, épouser ton idiot de fiancé et passer le reste de ton existence à vendre des poissons sur le marché ? Alors que nous pouvons nous élever bien plus haut ? Il suffit que j'économise assez d'argent pour m'équiper, et je rejoins l'armée, je me fais remarquer par un officier et là, c'est le

premier pas vers la gloire ! Je monte en grade, le roi Sendo me remarque, il me fait général et il peut même me donner un territoire à gouverner ! Tu imagines, Aminé ? Son Excellence Zago, gouverneur de la province untel !

- Si tu ne te fais pas tuer avant.

- Euh... c'est vrai. Mais je mourrai pour la patrie ! Je serai un héros et on honorera ma mémoire...

- Et qu'est-ce que ça te rapportera à toi que le roi vienne déposer des fleurs sur ta tombe, puisque tu seras mort ?

- Heu... Aminé, c'est inutile de discuter avec toi. Tu as l'esprit désespérément hermétique à tout ce qui concerne les hautes sphères de la société. Tu préfères pêcher alors que je peux faire de toi la soeur d'un gouverneur ! Tu pourras peut-être même épouser un prince et devenir princesse !

- Et toi, tu ne peux pas avoir les pieds sur terre ne serait-ce qu'une minute ? Tout héros que tu sois, la marée ne t'attendra pas !

- Bon, bon, j'y vais. Mais quand je serai gouverneur, inutile de venir me demander des services ! ”

Il finissait en général par me tourner le dos et partir en rechignant vers son bateau, tandis que je restais là à mesurer combien son attitude était déconcertante de la part d'un pêcheur manidien. J'avais la satisfaction de savoir que Luna partageait mon avis et jugeait mon frère complètement fou ; mais elle avait le don de m'exaspérer lorsqu'elle le comparait avec le sien. Peut-être mon fiancé ne rêvait-il pas de provinces à gouverner et rapportait-il plus de prises conséquentes, peut-être avait-il une mentalité plus classique que celle de Zago, mais cela n'empêchait en aucun cas le fait qu'il m'énervait prodigieusement, et que la simple idée que je dusse un jour ou l'autre l'épouser suffisait à me déprimer. Peut-être même préférais-je l'imagination délirante de mon frère. Même si, je dois l'avouer, je considérais ses idées à l'époque comme des divagations insensées. Comment aurais-je pu savoir qu'il avait raison ?

Notre vie changea radicalement du jour au lendemain, un certain lundi. L'on venait d'apprendre que l'ennemi avait à nouveau franchi la mer, et que l'armée de Sendo avait essuyé une cuisante défaite navale près des côtes de Médilorie, où l'armée du roi Georges n'avait été d'aucun secours. Et l'on disait que les troupes de Kativo s'avançaient vers la Manidie, lentement mais sûrement. Le moral des Portais commençait à baisser légèrement. Personnellement, j'en faisais fort peu de cas. Garder notre reine Zoé ou passer sous l'administration d'un quelconque souverain barbare, je m'en moquais royalement. Je ne voyais pas en quoi cela modifierait notre mode de vie (si j'avais pu savoir !).

Quant à Zago, son ardeur belliqueuse avait redoublé. Je devais souvent le retenir par les vêtements pour l'empêcher d'aller faire ses bagages et de se précipiter au-devant de l'armée de Kativo. La perspective de la prise éventuelle de notre ville par les soldats d'outre-mer ranimait encore sa flamme patriotique.

Je suppose que c'est cette particularité, je n'ose pas dire cette qualité, qui avait attiré sur lui l'attention du Destin et nous avait entraînés dans le gigantesque pétrin qu'allait être notre aventure.

Le Destin choisit pour se manifester un jour que j'étais sortie faire des emplettes en ville, et où Zago se trouvait donc seul chez nous. Ce que je sais de cet épisode crucial est donc uniquement ce qu'il

m'a raconté par la suite. N'ayant aujourd'hui aucun motif de supposer que ce n'était pas la vérité, je consigne donc ici sa version.

Sans doute était-il occupé à rêver de batailles et de chevauchées fantastiques ; ou à compter l'argent qu'il avait et à déterminer combien il lui manquait encore pour pouvoir partir à la guerre. En tous cas, il ne s'adonnait certainement pas à une occupation classique pour un pêcheur de notre catégorie.

Mais il est tout de même compréhensible que lorsqu'une lumière éblouissante éclaira la pièce et qu'une forme blanche apparut soudain devant lui, Zago tombât de sa chaise sous l'effet de la surprise.

“ Qui... que... quoi ? s'écria-t-il, sidéré.

La forme blanche se dessina plus nettement, et Zago put apercevoir devant lui, flottant à quelques centimètres du sol, un homme pâle et légèrement fluorescent, vêtu d'un long manteau blanc. Zago, qui était comme tous les pauvres gens un ignorant, mais qui avait tout de même assez de bon sens pour reconnaître un fantôme lorsqu'il en voyait un, jugea que la meilleure chose à faire dans cette situation était de pousser un cri de terreur. Ce qu'il fit.

Mais le fantôme se contentant de continuer à flotter sans bouger davantage, mon frère se ravisa et cessa de crier, pour se mettre à contempler l'apparition en tentant de réprimer sa frayeur.

“ Tu es Zago ? commença le fantôme.

- Aaaaah ! cria Zago, persuadé qu'il ne peut rien vous arriver de bon lorsqu'un fantôme se met à vous appeler par votre prénom.

- Cesse de crier ! lui intima l'apparition. J'ai des choses très importantes à te dire.

- Ah ?

- D'abord, est-ce que tu me reconnais ?

- Euh... non, pourquoi ? Je devrais ?

- Tu pourrais ! Je suis Meldo, et j'étais encore il y a peu le roi de Sumadie.

- Vous... vous êtes... le roi Meldo ?

- Ancien roi, du moins, répondit le fantôme d'un ton dépité. Le roi, maintenant, c'est ce jeune ignorant de Sendo, qui n'a aucune expérience et qui va finir par envoyer la Sumadie à la ruine s'il continue ainsi. Mon armée accumule les défaites depuis qu'il la commande ! Ce n'est pas ainsi qu'il va vaincre cet imbécile de Kativo et récupérer ma femme ! Enfin, ma veuve, devrais-je dire. Si seulement je ne m'étais pas fait tuer comme un débutant ! Les choses seraient bien différentes ! Mais maintenant que je suis mort, je ne peux plus faire grand-chose... C'est pour cela que j'ai besoin de toi.

- De... Vous avez besoin de moi ? s'écria Zago, à la fois abasourdi et émerveillé de voir un roi, même mort, lui adresser la parole et lui demander ses services.

- C'est vrai que l'on pourrait se demander pourquoi je t'ai choisi, toi. Tu étais un des plus qualifiés pour la tâche que je vais te confier : jeune et fort, brave... (à mon sens, Zago était surtout un des seuls jeunes gens assez fous pour se lancer sans réfléchir dans un tel pétrin.) Tu es l'homme idéal !

- Vous m'en voyez ravi, mais l'homme idéal pour quoi ? osa demander Zago qui reprenait peu à peu ses esprits.

- Mon garçon, répondit solennellement l'ex-roi Meldo, de toi dépend à présent le sort de ce côté-ci de la Mer ! La réussite de ta mission donnera à coup sûr la victoire à la Sumadie et à ses alliés. En effet,

même si à présent, l'enjeu de cette guerre est uniquement politique, ma femme... enfin, la femme de Kativo à présent, y joue un rôle très important, à son insu bien entendu. Elle est actuellement prisonnière de son mari ; mais si quelqu'un réussissait à la faire revenir de notre côté de la mer, ce serait pour nos soldats un symbole de la victoire à venir, et cela leur redonnerait du courage pour vaincre les barbares de l'autre côté ; d'autant plus que de l'autre côté, Kativo veille si jalousement sur sa femme que le fait de la perdre le découragerait, lui.

- Hmm ? Et alors ?

- Et alors, si tu ne l'as pas encore compris, l'homme qui s'introduirait dans la forteresse de Kativo pour délivrer Almira, c'est toi, Zago !

- M-m-m-m-m-m-moi ? Moi tout seul... ? Mais...

- Qui as dit que tu serais tout seul ? Je vais te fournir une armée, Zago, et des meilleures... Une armée dont tu seras le général !

- Moi ? Général ? Ah, votre Majesté ! Quand Aminé saura ça ! Elle va être complètement verte !

- Je n'en doute pas. Maintenant, écoute-moi, Zago : assez loin d'ici, en Médilorie, vit un peuple assez discret. Théoriquement, ces gens sont sujets du roi Georges ; mais il les laisse élire leurs propres chefs et faire leurs propres lois, et ils sont tout compte fait plutôt indépendants. On les appelle les Mengaliens, à cause d'une de leurs reines, Menga, qui les a dirigés il y a longtemps. Lorsqu'elle est morte sans héritier, la monarchie mengalienne a disparu, et ils attendent toujours un éventuel héritier de Menga. Et ils seraient prêts à obéir à quiconque se présenterait comme tel, preuves à l'appui bien sûr. Ils t'obéiront donc.

- Sauf votre respect, votre ex-Majesté, je ne crois pas que je sois l'héritier de cette reine machin, là...

- Ces gens sont très fétichistes ; pour eux, il suffit de détenir le sceptre d'un roi défunt pour être considéré comme son héritier. Or, le sceptre de la reine Menga faisait justement partie d'une de mes collections, depuis qu'il a été dérobé aux Mengaliens par un voleur rusé qui s'est empressé de passer la frontière pour venir le vendre en Sumadie. Je te l'ai amené : le voici !

Le fantôme exhiba un simple bâton de bois doré et sculpté de manière assez tarabiscotée, qu'il plaça d'autorité dans la main de Zago qui ne se sentait pas capable de refuser.

- Te voilà à présent roi des Mengaliens ! déclara Meldo solennellement. Prépare un bateau, et pars aussitôt que possible pour le pays de Menga. Là, tu te débrouilleras pour monter sur le trône, tu entraînes ton peuple à la guerre, tu lèveras une armée, tu partiras pour le royaume de Kativo pour retrouver la reine Almira, et tu la ramèneras en Sumadie ! Si tu réussis, mon frère se montrera sans doute reconnaissant.

- Lequel ?

- Sendo, évidemment, triple idiot ! Je dois partir, à présent : ta soeur ne va pas tarder à revenir et je ne veux apparaître qu'à toi. J'espère que tu te souviens bien de tous les détails de ta mission ! Bon courage et bonne chance, à présent... ”

Le fantôme du roi Meldo s'évanouit dans un tourbillon de fumée, et Zago s'évanouit lui aussi, mais pas de la même façon.

Quand je revins du marché quelques minutes plus tard, je le trouvai allongé sur le sol, sans connaissance. Je m'empressai de poser mes achats pour tenter de le ranimer. Il va sans dire que j'étais en proie à la panique la plus totale, d'autant plus qu'il refusait obstinément de revenir à lui.

Il finit enfin par ouvrir les yeux, à mon grand soulagement.

“ Ah, c'est toi, Aminé ? fit-il. Tu ne peux pas t'imaginer ce qui m'est arrivé !

En effet, je ne le pouvais pas, et je lui demandai donc quelques précisions.

- C'est extraordinaire ! merveilleux ! génial ! s'écria-t-il. Le roi Meldo en personne est venu ici ! Il m'a parlé ! Il...

- Le roi Meldo ? répétai-je, incrédule. Celui qui est mort à la bataille de Niuva ?

- Lui-même ! Et il m'a fait général ! Tu te rends compte ? Et il m'a donné une mission ! Le sort de ce côté de la Mer est entre mes mains ! Il m'a aussi donné le sceptre de la reine Menga et je suis roi des Mengaliens ! Et...

- Mon pauvre Zago, l'interrompis-je, l'idée me venant qu'il lui était resté des séquelles de son évanouissement. Tu dois être fatigué. Va te reposer, je prépare le repas.

- Tu crois que j'ai rêvé, c'est ça ? Tu crois que je suis devenu fou ?

- Pour tout t'avouer... oui.

- Pense comme tu veux ! Je pars demain pour la Médilorie ! Je ne vais tout de même pas rater l'occasion de devenir général et roi !

- Arrête ! Zago, réveille-toi ! m'écriais-je, terrifiée par les idées de mon frère. Tu viens d'avoir un malaise, il faut que tu te reposes ! Ce n'est pas le moment de partir à l'aventure ! Et puis, comment tu y irais, en Médilorie ?

- C'est au bord de la mer, non ? J'y vais en bateau ! Et inutile d'essayer de me dissuader ! Je serai roi des Mengaliens ! ”

M'apercevant qu'il était en effet inutile d'essayer de le raisonner, je décidai de le laisser à ses divagations ; j'espérais qu'il serait revenu à lui avant le lendemain, jour où il avait décidé de partir pour la Médilorie. Je sortis donc de la maison et allai faire part de mes inquiétudes à Luna.

“ Luna, lui criai-je dès que je l'aperçus, aide-moi ! Zago est devenu complètement fou !

- Ce n'est pas nouveau, ça ! me répondit-elle.

- Mais il est devenu VRAIMENT fou ! Il est persuadé d'avoir discuté avec le roi Meldo, et il croit qu'il l'a fait général et qu'il lui a donné une mission ! Et il veut partir pour la Médilorie dans sa petite barque de pêche ! Et il m'a raconté une histoire de sceptre et de Mengaliens, je n'ai rien compris...

- Effectivement, c'est grave. Depuis quand est-ce qu'il est comme ça ?

- Je l'ai trouvé évanoui en rentrant du marché, et quand il s'est réveillé, il a commencé à divaguer ! Il a dû recevoir un coup sur la tête pendant que je n'étais pas là...

- Oui, c'est sans doute un choc. Il va se calmer, ne t'inquiète pas.

- Tu dois avoir raison... Mais j'espère qu'il se remettra vite, il veut partir demain.

- Tu as intérêt à le surveiller encore plus que d'habitude. Mais je ne pense pas qu'il mette ses projets à exécution.

- Oui... eh bien, excuse-moi, mais je vais retourner m'occuper de lui, dans ce cas. Et puis, je n'ai pas vraiment envie de m'attarder par ici, des fois que ton frère revienne plus tôt que prévu.

- D'accord... Eh bien, vas-y ! A plus ! ” me fit Luna en riant (elle savait le peu de sympathie que je portais à son frère).

Je rentrai donc à la maison pour y trouver Zago qui, loin de sembler s'être calmé, consultait avec intérêt une carte pour l'achat de laquelle il avait sans doute sacrifié une bonne partie de ses économies.

“ Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je.

- Si je veux m'y rendre, me répondit-il du ton le plus naturel qui soit, il vaut mieux que je sache où est le pays des Mengaliens.

- Tu es toujours complètement fou ! Tu veux partir en pleine mer sur ta petite barque à la merci de n'importe quelle tempête, pour aller revendiquer le titre de roi dans un pays avec lequel tu n'as aucun rapport ? Même si tu arrives chez ces Mengaliens, ce dont je doute, pourquoi veux-tu qu'ils te choisissent comme roi plutôt qu'un autre ?

- Parce que moi, héhé ! J'ai le sceptre de Menga ! fit-il en exhibant l'objet devant moi.

- Mais... fis-je stupéfiée. Qu'est-ce que c'est que ce machin ? Il est en bois précieux ! Tu ne l'as pas volé, tout de même ?

- Puisque je te dis que c'est le roi Meldo qui me l'a donné !

- Mon Dieu ! ” soupirai-je en laissant Zago à sa carte (je m'apercevais parfaitement qu'il était toujours aussi inutile d'essayer de le raisonner).

Je m'allongeai sur mon lit pour réfléchir. Je savais pertinemment que rien ne pourrait empêcher Zago de partir s'il persistait dans sa folie ; et cependant, je ne pouvais pas le laisser s'embarquer dans ce voyage insensé. De plus, le bâton de bois doré que Zago m'avait montré avait mis le doute dans mon esprit. Où Zago avait-il pu l'obtenir ? Ce n'était certainement pas par l'intermédiaire du roi Meldo, puisque celui-ci était mort depuis un an. Je ne pensais pas qu'il l'eût obtenu malhonnêtement, Zago n'était pas un voleur. Il était complètement fou, mais honnête. Mais un objet de ce prix ne s'achetait pas avec les économies d'un pêcheur. Ce sceptre demeurait donc un mystère.

C'est en réfléchissant ainsi que je pris la décision d'accompagner Zago dans son voyage. En y pensant bien, se rendre en Médilorie par mer devait être possible, même avec une coque de noix comme notre bateau. Mais une fois là-bas, il faudrait bien que je veille sur Zago ; il n'avait jamais eu les pieds sur terre et c'était toujours moi qui m'occupais des questions pratiques. J'avais le sentiment qu'il aurait du mal à se débrouiller sans moi.

Je réfléchis à cette idée une bonne partie de la nuit, pendant que Zago préparait ses plans dans la pièce à côté. Il nous faudrait abandonner le Port et laisser toute notre vie derrière nous. Luna me manquerait ; mais d'un autre côté, je ne serais pas fâchée de mettre quelque distance entre mon fiancé et moi. Et, après tout, il était possible que nous revenions.

Ma décision étant prise, je m'endormis donc ; et je me surpris, moi qui n'avais jamais fait que d'honnêtes rêves de pêcheuse manidienne, à rêver d'aventures et de voyages extraordinaires.

Le lendemain, lorsque je me réveillai, Zago n'était pas dans la maison. Je constatai après un rapide examen des lieux que tous ses vêtements et son argent avaient disparu, ainsi que la carte et le mystérieux sceptre. Par contre, cet incurable distrait avait oublié d'emporter la moindre provision. Je m'empressai d'amasser une certaine quantité de vivres dans un grand sac qui se trouvait là, puis, mon bagage à la main, je courus du plus vite que je pus vers les quais, où, par bonheur, Zago se trouvait encore. Il était occupé à hisser sa voile - une voile maintes fois rapiécée par mes soins - et ne me vit pas approcher.

“ Zago ! l'appelai-je une fois arrivée à proximité de la barque. Tu n'es pas encore revenu à la raison ?

- Aminé ? Qu'est-ce que tu fiches ici ?

- Je t'accompagne, pardi ! Tu es fou à lier, c'est un fait, mais cela n'empêche pas que tu te lances dans une aventure extrêmement dangereuse ! Je ne vais tout de même pas te laisser partir tout seul !

- C'est hors de question ! répondit Zago d'un ton ferme. Je n'ai pas besoin de toi, d'abord. Et puis, le roi des Mengaliens et le général, c'est moi et seulement moi. Et enfin, on n'emmène pas une femme en bateau. Ca porte malheur.

- Sornettes, salades et billevesées ! répliquai-je. Tu ne vas pas me dire que tu crois à ces superstitions dépassées ? Que tu le veuilles ou non, je pars avec toi. Tu ne pourrais pas te débrouiller seul ! Tu as besoin de moi !

- menteuse ! Je suis parfaitement indépendant.

- Ah oui ? fis-je en lui montrant mon sac de provisions. Et ça ? Tu n'as même pas pensé à emmener des vivres pour le voyage ! Heureusement que j'étais là !

- Hem... fit Zago, l'air de réfléchir. Bon. C'est d'accord. Embarque ; tu seras mon intendante. Mais tu n'as pas intérêt à déborder de tes fonctions ! Le roi, c'est moi ! Compris ?

- Compris ”, fis-je en sautant dans la barque avec mon sac. La frêle embarcation tangua légèrement, mais elle se remit peu à peu à l'horizontale. Zago prit le gouvernail, et nous quittâmes Le Port, la ville où nous avions passé toute notre vie, sans savoir si nous y reviendrions jamais.

N'ayant jamais apporté d'autre contribution à la pêche de Zago que le reprisage de ses filets ou de sa voile et la vente au marché de ses prises, je n'y connaissais strictement rien à la navigation. C'est pourquoi, après avoir constaté qu'il manoeuvrait son gouvernail en connaisseur, je ne tardai pas à m'endormir sur le sac de provisions.

Je fus réveillée par une goutte de pluie qui eut le sans-gêne de m'atterrir dans l'oeil. Ayant ouvert les yeux, je constatai qu'une légère pluie tombait des nuages ; je constatai également que nous étions en pleine mer, et que la côte avait disparu, si ce n'était une légère bande bleuâtre à l'est qui devait être les rivages de Manidie.

“ Tu as déjà été aussi loin ? demandai-je à Zago qui s'occupait toujours du gouvernail.

- Non, c'est la première fois. D'ailleurs, je me demande si c'était une bonne idée de voyager en pleine mer. Non seulement on a des chances de se faire couler par un bateau de guerre, mais en plus, on dirait qu'on va avoir droit à une tempête.

- A quoi est-ce que tu vois ça ?

- Crois-moi, je suis un connaisseur. Si je te dis qu'il va y avoir une tempête, c'est qu'il va y en avoir une.

- Dans ce cas, j'aurais préféré que tu me dises qu'il n'y aura pas de tempête. ”

Je ne sais pas si vous avez remarqué mais dans n'importe quel roman d'aventure ou dans quelque récit que ce soit, les personnages ne peuvent pas faire le moindre voyage en mer sans y rencontrer une tempête. Et Zago avait raison : nous allions bientôt devoir nous aussi sacrifier à la tradition. Bientôt, la fine averse qui humidifiait nos vêtements devint une pluie plus conséquente, puis il se mit enfin à tomber des cordes ; le vent se leva, pour s'amplifier toujours jusqu'à mugir comme un dragon des mers et à souffler comme un fou dans notre pauvre voile, dont nous nous demandions si elle allait résister.

Zago entreprit d'attacher solidement son gouvernail, tandis que je dépliais comme je le pouvais (c'est une tâche assez malaisée dans une barque minuscule agitée par une mer déchaînée) une grande toile que je pensais pouvoir nous protéger tous deux des fureurs de l'orage.

Nous attendîmes plus ou moins à l'abri que la mer daigne se calmer, tandis que la voile se défendait comme elle le pouvait contre les attaques du vent.

Heureusement, la tempête fut d'assez courte durée, et bientôt, nous pouvions, en jetant un oeil par-dessus notre abri, apercevoir à perte de vue l'immense tapis bleu de la mer apaisée, qui clapotait gentiment contre notre coque.

“ Et où est-ce qu'on est, maintenant ? demandai-je à Zago en essorant tant bien que mal mes cheveux.

- Dans la mer... quelque part, sans doute. Mais je ne sais pas exactement où...

- Tu veux dire... que nous nous sommes perdus ?

- Non ! On n'est pas perdu... C'est juste que nous ne savons pas exactement où nous sommes, c'est tout ! ”

J'étais, c'est compréhensible, hors de moi ; et j'entrepris d'insulter copieusement Zago, qui n'y était pour rien, certes ; mais c'était tout de même lui qui avait eu cette idée de partir en Médilorie, et j'avais besoin pour me calmer d'évacuer ma colère sur quelqu'un. Zago étant le seul être humain à proximité, ce fut sur lui que cela tomba.

“ Ah, c'est malin ! hurlais-je. Quelle idée de vouloir partir un jour de tempête ! Tout ça à cause d'un rêve idiot !

- Comment voulais-tu que je sache qu'il y en aurait une ? Et puis c'est toi qui as insisté pour venir, non ? Je me serais très bien débrouillé sans toi, moi !

- Ah bon ? Tu parles ! Tu avais même oublié de prendre des provisions ! Tu n'irais pas loin sans moi !

- Peut-être, mais ne dis pas que c'est de ma faute si nous sommes perdus ! Je n'y suis pour rien, moi !

- Tu aurais tout de même pu prendre une boussole !

- Comment ça, j'aurais pu ? Tu oublies que je suis un étourdi ! Que c'est toi qui penses à tout ! Tu n'avais qu'à en prendre une, toi, de boussole !

- N'empêche que c'est totalement idiot d'aller à l'aventure comme ça parce qu'on a eu une vision !

- C'était pas une vision ! Sinon, comment est-ce que tu expliques ça ? ” me cria-t-il en me montrant le sceptre.

Je m'apprêtais à lui lancer une réplique cinglante, lorsqu'une vague d'éclats de rire derrière moi m'arrêta net dans mon élan. Je me retournai et constatai que nous n'étions plus seuls sur l'immense tapis bleu de la mer : pendant que nous nous disputions ardemment, un grand bâtiment de guerre s'était approché de la barque, et tous les matelots du bateau avaient assisté à notre discussion, qui semblait les divertir assez.

“Je peux savoir ce qui vous fait rire ? leur criai-je, bien qu'étant parfaitement conscience que Zago et moi étions complètement ridicules. Aidez-nous plutôt ! Nous nous sommes perdus dans la tempête !

- Ca, ça dépend ! nous cria un homme barbu qui semblait être le capitaine du navire. De quel côté de la Mer êtes-vous ?

Comme j'avais remarqué que le bateau portait les drapeaux de la Sumadie, je répondis naturellement que nous étions de fervents partisans de Sendo.

- Bon, d'accord ! fit le capitaine. Je veux bien vous aider. D'où venez-vous ?

- Nous sommes des pêcheurs de Médilorie ! Nous aimerions rentrer chez nous ! répondis-je, préférant ne pas raconter la vérité qui nous ferait passer ou pour des fous, ou pour des espions de Kativo, ce qui n'était pas à souhaiter.

- D'accord ! cria le capitaine en montrant du doigt une direction. La Médilorie, c'est par là ! Gardez le cap sud-est et vous y arrivez sans problème !

- On n'a pas de boussole ! hurla Zago comme si son interlocuteur se fût trouvé à des kilomètres.

- Nous en avons deux ! Nous pouvons vous en donner une, mais à une condition, c'est que vous nous aidiez vous aussi. Vous êtes pêcheurs, m'avez-vous dit ? Nous ne sommes pas sûrs d'avoir assez de provisions pour aller jusque chez ce chien de Kativo, et si vous pouviez apprendre à mes hommes à prendre du poisson, nous vous donnerons une boussole ! Montez à bord, on vous envoie une échelle de corde ! ”

Zago et moi montâmes à bord du grand navire ; et pendant que Zago donnait aux marins un cours intensif de pêche, j'entrepris de discuter avec le capitaine, qui m'informa des derniers événements de la Guerre. L'armée de Kativo avait stoppé son avancée près du fleuve Traincombs et campait sur ses positions sans avoir l'air d'attaquer quoi que ce soit. Apparemment, le roi Georges se préparait à l'offensive, mais cela, nous devions le savoir, puisque nous étions médiloriens ; par contre, la reine de Manidie ne bougeait pas ; quels paresseux que ces Manidiens ! (merci beaucoup, mon capitaine !) Ce navire était en mission d'espionnage ; il avait pour tâche de surprendre les plans de Kativo dans son propre quartier général de l'autre côté de la mer, pour faciliter un éventuel assaut de Sendo. Hélas, l'on avait oublié d'embarquer la moitié des provisions de route (tiens, tiens ?) et la pêche était donc nécessaire.

Lorsque Zago eut fini de donner son cours, le capitaine rentra quelques instants dans sa cabine, pour en ressortir avec la boussole qu'il nous avait promise.

Après quelques mots de remerciements de chaque côté, nous pûmes regagner notre barque, tandis que le navire s'éloignait vers les côtes d'outre-mer.

“ Et voilà ! fis-je une fois assise dans notre bateau. Nous ne sommes plus perdus ! Avoue que je me suis plutôt bien débrouillée, non ?

- Ce n'était pas à toi de parler ! C'est moi, le roi ! Tu ne m'as même pas laissé en placer une ! Et puis, sans moi et mes talents pour la pêche, tu n'allais pas loin.

- Ah, non ! On ne va pas recommencer à se disputer ! Nous nous sommes déjà rendus ridicules devant tout un équipage ; cela suffit comme ça ! Allez, direction la Médilorie, Votre Majesté !

Zago me regarda ; il avait déjà retrouvé le sourire.

- C'est parti, lieutenant Aminé ! ”

La dernière partie de notre voyage se déroula sans problème, en grande partie grâce à la boussole du capitaine. Quelques heures après la disparition du grand navire à l'horizon, nous apercevions au sud-ouest, comme prévu, une bande de terre qui avait des chances d'être la côte de Médilorie.

Peu après, nous pouvions enfin retrouver le plancher des vaches sur une plage de sable fin d'un pays totalement inconnu.

“ Alors, est-ce que tu sais où l'on est, maintenant ? demandai-je à Zago, qui était occupé à amarrer la barque à une souche d'arbre qui passait par là.

- Oh, ici, ce sera plus facile, me répondit-il en sortant sa carte, qu'il consulta pendant quelques instants avant de me dire :

- Eh bien Aminé, nous sommes bien tombés : nous sommes en plein pays de Menga ! Il n'y a plus qu'à trouver les Mengaliens, leur montrer le sceptre et nous aurons fait la première partie de la mission de Meldo !

- Parce qu'il t'a encore dit de faire autre chose après ?

- Oh, des tas... Mais je t'expliquerai plus tard. Pour le moment, il faut trouver un Mengalien. ”

Zago mit dans sa poche la boussole et la carte, il mit le sceptre dans le sac à provisions, détacha la voile du bateau pour empêcher un éventuel esprit malintentionné de le lui voler, la roula et la rangea également dans le sac, prit le sac sur son dos, et me fit signe de le suivre.

Après un dernier regard à la barque et à la mer, je partis derrière lui vers l'intérieur des terres. Nous entrâmes aussitôt dans un sous-bois dont j'appris plus tard qu'il s'agissait de la forêt d'Altimonde, la plus grande de ce côté-ci de la mer. D'après la carte de Zago, c'était dans cette forêt que vivaient les Mengaliens.

Comme dans toute forêt qui se respecte, l'air sentait le champignon, et une douce lumière filtrait à travers les feuilles des hauts arbres. Personnellement, je trouvai l'endroit fort joli. Quant à Zago, qui marchait devant moi, il ne regardait pas le paysage ; tout ce qui l'occupait était de trouver un habitant de la région.

Malheureusement pour lui, à part les écureuils et les minuscules insectes qui tourbillonnaient dans la lumière, l'endroit restait désespérément désert.

Zago commençait à se décourager ; pour ma part, je m'interrogeais sur la réalité de l'existence de ces Mengaliens, dont je n'avais jamais entendu parler avant les lubies de Zago. Mais mes doutes disparurent lorsque Zago, me tirant par le bras, poussa un cri de triomphe : à quelques mètres de nous, se trouvait un petit enfant passionnément occupé à cueillir des champignons.

“ C'est moi qui parle, cette fois ! me chuchota furieusement mon frère. C'est moi le roi, n'oublie pas !

- Bon, d'accord.

- Hé, petit ! cria Zago en s'approchant de l'enfant, qui cessa aussitôt son activité et se retourna.

- Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ? demanda-t-il.

- Je cherche le chemin de la capitale des Mengaliens, est-ce que tu peux m'y conduire ?

- Evidemment, c'est là que j'habite ! répondit le petit garçon. Viens, je t'emmène. ”

Il ramassa son panier de champignons et partit en courant. Zago se lança aussitôt à sa poursuite ; quant à moi, je courus pour essayer de les rattraper tous les deux.

Nous arrivâmes bientôt dans une clairière ensoleillée, au milieu de laquelle se dressaient une dizaine de chaumières d'aspect sympathique, dont l'une, au centre du village, était un peu plus grande et plus riche que les autres. Le village était entouré de champs et de pâturages : à ce qu'il semblait, les Mengaliens étaient avant tout un peuple de paysans.

Des gens s'activaient çà et là à diverses occupations d'ordre essentiellement agricole, à l'exception d'un groupe d'enfants, auquel notre guide se joignit aussitôt, et qui, eux, jouaient, comme la plupart des enfants du monde.

“ C'est ça, la capitale des Mengaliens ? fit Zago d'un air dubitatif.

- Apparemment oui, répondis-je.

- Eh bien, quand je pense que je dois devenir le roi de ça... enfin, c'est toujours mieux que de pêcher... mais je n'ai pas l'impression que ce sera facile de leur faire faire la guerre, à ces gens-là !

- Parce que tu veux leur faire faire la guerre, en plus ?

- Evidemment, Meldo m'a fait général, et j'ai une mission à accomplir une fois que je serai roi !

- Une fois que tu seras roi... répétai-je, découragée.

- Justement ! Mon temps est venu, enfin ! Aide-moi à monter sur ce machin... et apprête-toi à devenir la soeur d'un roi ! ”

Je fis la courte échelle à Zago pour le hisser sur le machin en question, qui se trouvait être un gros rocher. Une fois perché à un mètre cinquante du sol, il me pria de lui passer le sceptre du spectre. J'obtempérai ; puis je décidai de laisser mon soi-disant roi à son rocher, pour aller visiter le village. Je n'avais pas envie de voir la déconvenue de Zago lorsqu'il s'apercevrait que ses sujets ne feraient pas plus de cas de lui que d'un quelconque fou échappé d'un hôpital. Dire que nous avions tout quitté, tout risqué pour un rêve ! Je n'arrivais pas à croire que j'eusse pu suivre Zago dans cette aventure insensée.

Derrière moi, j'entendis mon frère entamer un discours qui commençait par “ peuple de Menga, écoutez-moi ! ” Je n'écoutai pas le reste de l'oratoire, dans lequel Zago devait sans doute revendiquer le trône de ce pays. Mais j'eus la surprise de ma vie (parfaitement, la surprise de ma vie ; je sais que l'on emploie souvent ce terme par légère hyperbole lorsque ce n'est pas vraiment le cas, mais en l'occurrence, il s'agissait réellement de la surprise de ma vie) lorsque je vis les habitants du village relever la tête à l'apostrophe de Zago, abandonner leurs tâches respectives, courir avec enthousiasme vers son rocher, et pousser des cris de joie à la simple vue de la baguette dorée, avant de le faire descendre de force de son rocher et de le porter en triomphe, lui et le sceptre, jusqu'à la grande maison centrale... Et je me retrouvai seule au milieu du village désert.

Quelques minutes plus tard, j'étreignais une nouvelle robe gentiment fournie par les autochtones, sous l'oeil moqueur de Zago qui me considérait avec condescendance du haut d'un genre de trône, dans la grande chaumière du centre du village.

“ Alors comme ça, j'ai rêvé ? fit-il.

- Comment voulais-tu que je sache que tes histoires étaient vraies ? Est-ce que tu croirais quelqu'un qui te raconte qu'il a été fait roi par un fantôme, toi ? Avoue que c'est plutôt invraisemblable, non ?

- Et pourtant, c'est vrai ! Me voilà roi des Mengaliens, exactement comme je te l'avais dit. Et toi, comment te va ta nouvelle situation ?

- Ce n'est pas du tout désagréable de se faire appeler Princesse, et je trouve que cette nouvelle robe me va très bien ! Et puis, elle, elle ne sent pas le poisson... Je crois que j'ai bien fait de venir, finalement. Je te fais mes excuses, Zago...

- Ah, non ! C'est “Votre Majesté Zago ” maintenant !

- Et puis quoi encore ? Tu es peut-être le roi, mais tu es toujours mon petit frère et je t'appelle comme je veux !”

C'est ainsi que de pêcheuse manidienne, je devins princesse mengalienne ; et le changement n'était pas pour me déplaire.

Le village-capitale était un des endroits les plus enchanteurs, et ses habitants les plus charmants que j'aie jamais vus. Il s'agissait en fait d'une seule grande ferme, qu'étaient chargés de cultiver en commun tous les hommes du village (à l'exception du roi, bien sûr). Personne ne restait inactif ; et étant donné que personne n'avait jamais eu l'idée d'y inventer l'argent, la nourriture était gratuite et tout le monde était assuré de manger à sa faim.

Ma vie là-bas fut extrêmement agréable. Je pouvais me promener entre les maisons avec l'assurance de me faire saluer respectueusement par tous les habitants que je rencontrerais, ce qui était assez plaisant. Il n'était bien sûr plus question pour moi de travail quelconque : comme l'agriculture, le ménage du roi était réparti équitablement entre toutes les femmes du village.

Et cependant, notre vie restait extrêmement simple : je ne crois pas qu'il n'y ait jamais eu de pays où le Roi fût plus proche de ses sujets. Les autres jeunes filles du village, avec qui je conversais d'égal à égal, m'appelaient Aminé, très rarement “ princesse Aminé ”, et jamais par un de ces titres pompeux dont aimaient à s'affubler nos puissants voisins comme le roi Georges. Je portais relativement peu de bijoux, en comparaison de mes collègues princesses d'autres royaumes ; et Zago, s'il avait le privilège de porter au côté une épée dont lui avait gracieusement fait cadeau le forgeron du village, s'habillait par ailleurs de la même façon que n'importe quel jeune paysan mengalien.

Cela était peut-être dû au fait que dans ce pays, le roi n'était pas considéré comme un chef de guerre ; et les Mengaliens se moquaient bien que leur territoire ne fût qu'une minuscule province de la Médilorie. Le roi était un administrateur chargé de gérer le contenu des greniers et de commander les moissons. Rien de plus. Ces calculs étant trop concrets pour l'esprit intellectuel de Sa Majesté Zago, c'était en général moi, son intendante, qui m'en chargeais ; ce qui fait que le titre mis à part, j'étais bel et bien la véritable reine des Mengaliens.

Et voilà où était le problème : Zago voulait être un roi guerrier, celui qui serait capable de triompher de Kativo et de tous ses barbares et d'en remonter à la Manidie, la Sumadie et la Médilorie réunies ; pas le simple chef de quelques paysans désespérément pacifiques ! Il refusait toujours de me dire quoi que ce soit à propos de la mystérieuse mission que lui avait confiée le roi Meldo ; mais il passait ses journées sur son trône à grommeler contre le manque d'esprit patriotique de ses sujets, qui, quoi qu'ils pussent en penser, étaient tout de même médiloriens et se devaient de soutenir le roi Georges, fichtre !

Mais à vrai dire, ni moi, ni notre peuple ne nous soucions de la frustration de notre cher souverain. Le peuple, parce qu'il se trouvait fort à l'aise sous ma direction éclairée (du moins je le suppose...) ; et moi, pour deux raisons : d'une part, parce que j'avais déjà fort à faire avec l'administration du pays, et d'autre part, parce qu'il y avait à présent un autre homme dans ma vie.

J'avais fait la connaissance de Nello un beau jour d'été, alors que Zago et moi visitions un autre village mengalien, situé à quelques kilomètres de la capitale, à l'orée de la forêt d'Altimonde, c'est-à-dire aux frontières extrêmes du pays de Menga.

Nous étions venus à cheval par un étroit sentier qui serpentait entre les arbres, et j'avais encore la tête pleine du parfum de la forêt (lequel, étant donné que j'avais après tout passé la première partie de ma vie dans un port totalement dénué d'arbres, me faisait toujours une grande impression). Zago, histoire de renforcer son image, s'empressa de descendre de son cheval pour aller serrer la main du maire du village qui s'approchait de nous avec force révérences.

Comme ce village était fort éloigné de la capitale, ses habitants venaient pour la plupart d'apprendre la nomination de Zago à la tête du pays ; quant à moi, j'eus la surprise de constater que personne n'avait encore entendu parler de moi et que j'étais encore une totale inconnue. Comme j'étais venue en même temps que Zago et que je le suivais, on dut donc me prendre pour sa servante (ce qui était assez humiliant pour mon amour-propre, mais qui allait m'être fort utile, finalement).

Zago et moi suivîmes donc le maire, un homme moustachu assez ventripotent qui entreprit de nous faire une visite guidée du village. Nous tournâmes donc en rond pendant quelques minutes autour des maisons et des champs, sous l'oeil étonné des vaches qui y paissaient.

Alors que je venais à peine de descendre de mon cheval (qui, par ailleurs, était une jument du nom de Mina, mais je n'ai pas l'intention de vous ennuyer avec une multitude de détails), je remarquai qu'un jeune homme du village, qui était occupé à réparer une chaise (qui avait peut-être cédé sous le poids du maire ou de quelque autre notable local) avait abandonné sa menuiserie et me portait un regard intrigué. Je lui rendis son regard ; pour quelques instants, nous nous fixâmes mutuellement dans les yeux ; et j'eus plus tard l'impression que le Temps avait obligeamment fait arrêter sa roue pour nous permettre de prolonger à loisir ce moment.

Mais le Temps a une mission à accomplir, celle de faire défiler sans interruption les minutes et les heures ; c'est pourquoi ces faveurs qu'il accorde quelquefois ne peuvent durer infiniment, et bientôt, je dus abandonner cet échange de regards pour la simple raison que le roi des Mengaliens venait de me hurler de l'autre bout du village " Aminé, tu viens ? " et que si je voulais échapper au sempiternel sermon selon lequel " c'est moi, le roi, et il faut m'obéir ", j'avais intérêt à obtempérer. Je partis donc

en courant dans le but de rattraper Zago et le maire, qui avaient déjà effectué sans moi une bonne partie de la visite.

Il se passa durant la visite un phénomène curieux : je rencontrai en effet plusieurs fois mon jeune homme à la chaise, chaque fois attelé à une tâche différente et feignant de se trouver là par hasard. Comme Zago me surveillait d'un oeil attentif, j'entrepris de regarder droit devant moi, sans attarder mes yeux sur autre chose que les objets de la visite guidée.

Mais dès que cette passionnante attraction eut pris fin, que le maire, toujours plié en deux devant Zago comme s'il eût souffert d'un lumbago, eut invité Sa Majesté à prendre un repas chez lui pour discuter administration, et qu'ils eurent tous deux disparu dans une des maisons en oubliant soudainement mon existence, je m'empressai de jeter autour de moi un regard circulaire pour y retrouver mon admirateur. Je n'eus pas à aller chercher loin, étant donné qu'aussitôt la porte de la maison refermée sur nos deux politiques, il vint me rejoindre.

“ Salut ! me dit-il. Quel est ton nom ?

- Aminé, répondis-je machinalement.

- Ah ? Moi, c'est Nello. Dis donc, il n'a pas l'air d'avoir un caractère commode, le roi... comment est-ce qu'il s'appelle, déjà ? Zago ?

- Tu l'as dit ! Et je peux t'assurer que devoir supporter tous les jours sa mauvaise humeur, ce n'est pas facile ! lui affirmai-je.

- Tu travailles pour lui tous les jours ?

- Ce paresseux ne sait faire que rêver de grandes batailles ! C'est moi qui dois faire tout le travail à sa place !

- Ne parle pas ainsi de ton seigneur et maître ! fit-il en riant.

- Tu l'as bien traité de fichu caractère, toi ! lui répliquai-je en riant également.

- Tiens, assieds-toi, me proposa-t-il en me tendant sa chaise. Nous pourrions discuter plus confortablement.

- Quelle galanterie ! fis-je en m'asseyant sur le siège. Ce que je regrettai aussitôt. En effet, s'il était certes d'apparence confortable, il n'avait pas dû être réparé avec tout le soin nécessaire ; et je me retrouvai bientôt par terre.

- C'était une farce et attrape ?

- Non, non, je t'assure ! C'est la chaise qui n'était pas solide... Allons plutôt nous asseoir sur le banc, là. Il ne risque pas de casser, lui. ”

Nello me tendit la main pour m'aider à me relever ; et une fois que j'eus épousseté ma robe d'un geste élégant, je le suivis jusqu'au banc en question. Je m'y installai ; et je remarquai qu'il s'assit très près de moi.

Ce banc se trouvait tout en bordure du village, et de là où nous étions, nous avions une vue magnifique sur la plaine de Médilorie, embrasée par les feux du soleil couchant. Après la mer, après la forêt, je découvrais la campagne.

“ C'est drôlement beau, hein ? me dit Nello presque à l'oreille.

- Oui... lui répondis-je de la même manière. ”

Nous restâmes à admirer ce spectacle enchanteur durant un temps qui me parut une éternité. Je ne m'étais jamais sentie aussi bien.

Mais au bout d'un certain temps, la voix de Zago retentit derrière nous :

“ Aminé ! Où es-tu ?

- Ah, soupirai-je. Je dois y aller.

- A demain, me dit Nello.

Je me levai, je le regardai, il se leva, et il m'embrassa sans autre forme de procès. Je rejoignis Zago le coeur en fête. Jamais je n'aurais cru que devenir princesse des Mengaliens me permettrait de tomber amoureuse.

Nous restâmes quelques jours dans le village de la frontière, et je passai la majeure partie de ces quelques jours en compagnie de Nello, à l'insu de Zago, bien sûr. Nous étions éperdument amoureux l'un de l'autre (si mon fiancé avait pu voir cela !) ; et nous voyions avec tristesse s'approcher la fin de la visite de Zago au village. Ce jour arriva bien trop vite? Nous devons rentrer à la capitale dans la soirée ; dans l'après-midi, laissant Zago à ses adieux au maire, je courus rejoindre Nello.

“ Alors comme ça, tu t'en vas ? me dit-il d'un air triste.

- Ben, oui, lui répondis-je du même ton.

- Alors, il est peut-être temps que je me décide...

- Que tu te décides à quoi ?

- Heu...

- Oui ?

- Eh bien... à te demander en mariage. J'en ai toujours eu l'intention, mais je n'ai pas encore osé.

- Tu n'as pas encore osé ? Mais tu viens de le faire à l'instant ! J'accepterai volontiers de t'épouser, d'ailleurs...

- C'est merveilleux ! Mais pour faire les choses officiellement...à qui faut-il que je demande ta main ? à ton père ?

- Non... Officiellement et juridiquement, c'est mon frère qui est responsable de moi. Dans les faits, c'est plutôt moi qui dois m'occuper de lui.

- Eh bien... pourras-tu me présenter à ton frère aussitôt que possible ?

- Oh, je suppose qu'il t'a déjà remarqué. Ce village est tellement petit qu'il est impossible qu'il ne t'ait jamais vu !

- Comment ? Ton frère est ici ? Mais... qui est-ce ?

- Tu ne vas tout de même pas me dire que tu n'as jamais vu Zago ?

- Zago ?? s'écria-t-il, ébahi. Tu veux dire... le roi ? C'est ton frère ?

- Bien sûr que oui ! Je ne te l'avais pas dit ? Je pensais que c'était évident !

- Je te prenais pour sa servante... Oh, la, la !

- Mais qu'est-ce que ça change ?

- Comment veux-tu que moi, qui suis un simple paysan, je demande à épouser la soeur du roi ?

- Essaie toujours. Tu sais, il n'est pas roi depuis longtemps... avant de venir ici, nous étions de simples pêcheurs. Il n'y a pas de raison pour qu'il se sente différent de toi.

- Tu crois ? Alors, je vais essayer... ”

Il essaya. Et il se vit congédié aussi sec. J’avais compté sans la légère vanité de mon frère, qui, bien que n’ayant abandonné que depuis quelques mois le métier de pêcheur, se prenait déjà pour un grand roi. Il refusa obstinément que sa soeur épouse un individu quelconque. Je lui fis remarquer que j’avais aussi mon mot à dire et qu’après tout, c’était tout de même de mon mariage qu’il s’agissait ; pour toute réponse, il décida de repartir aussitôt pour le village-capitale. Et, après de brefs adieux au maire, nous repartîmes au galop tandis que Nello restait dans le village de la frontière.

Mais depuis qu’existent les histoires d’amour romantiques, il a été démontré que l’amour est plus fort que n’importe quelle tête de mule de roi, et, même si Zago était toujours obstinément opposé à notre mariage, nous entreprîmes de nous écrire des lettres passionnées. Bien sûr, ni Nello ni moi n’étions de grands lettrés, mais cette communication était largement suffisante pour nous souvenir l’un de l’autre. J’étais donc tout compte fait parfaitement heureuse.

Mais j’avais l’impression que ce n’était pas le cas de Zago. Même une fois qu’il eut oublié son indignation à propos de mon amoureux (affaire qui, après tout, ne le concernait que fort peu), il lui arrivait très souvent de se lancer dans des colères effarantes qui terrorisaient ou amusaient, selon les cas, tout le peuple mengalien, moi y compris.

“ Bande de poltrons ! était-il occupé à rouspéter un jour que je revenais d’une visite secrète à mon cher Nello. Une armée, et des meilleures ! qu’il avait dit, ce fantôme d’opérette ! Tu parles !

- Dis donc, m’interposai-je, ne parle pas comme ça de ton peuple !

- Mon peuple, comme tu dis, est un peuple de poules mouillées ! Je leur ai demandé, en douce, ce qu’ils pensaient de la guerre, ils m’ont tous répondu qu’ils s’en fichaient éperdument du moment qu’elle ne venait pas ici !

- Si tu veux tout savoir, je partage leur avis.

- Quoi ? Toi aussi ? Je suis entouré de traîtres ! tonna Zago. D’ailleurs, qui sait si ce n’est pas toi qui les a montés contre moi ? Tu en serais bien capable !

- Moi ? Non, voyons ! Ce sont des gens sensés, voilà tout !

- Sensés ? Peut-être, mais comment est-ce que je vais accomplir la mission de Meldo, moi ? Il m’avait dit que je trouverais une armée ici ! Il m’a bien eu ! Quand je pense que je suis coincé ici alors qu’en dehors de cette fichue forêt, Kativo est peut-être en train de s’emparer de la Manidie, ou je ne sais quoi !

- Euh... Je te rappelle que c’est toi qui as voulu venir ici.

- Peut-être, mais je ne savais pas ce qui m’y attendrait ! Et cette mission, comment est-ce que je vais la remplir ?

- Mais quelle mission, nom d’un petit chien ?

- Ah, oui, c’est vrai, je ne te l’ai pas dit. Tu sais, Almira, la femme de Kativo ? Je dois aller la libérer des griffes de son odieux mari.

- Rien que ça ! fis-je, surprise de l’ambition de mon frère que je commençais pourtant à connaître.

- Eh oui ! Mais comment veux-tu que j’y arrive avec ce peuple qu’on m’a donné ?

- Tu tiens vraiment à aller te faire tuer pour une reine que tu n'as jamais vue de ta vie ? Laisse tomber cette idée ! Ce n'est déjà pas si mal d'être roi, profite-en !

- C'est ma mission ! me répliqua-t-il sur un ton sans équivoque.

- Bon, à ta guise. Mais tu n'as pas intérêt à entraîner nos sujets... pardon, tes sujets dans cette guerre stupide ! Si tu veux aller te faire tuer à la guerre, vas-y tout seul, ou trouve-toi une autre armée de fous dans ton genre, mais n'envoie pas les Mengaliens au massacre !

- Une autre armée ? répéta Zago d'un ton plus calme. Une autre armée...

Il se tut et se mit à faire les cent pas dans la pièce, l'air plongé dans une intense réflexion. Me demandant quelle nouvelle folie ces trois mots que j'avais prononcés avaient bien pu lui mettre dans la tête, j'écartai le rideau qui fermait la porte de la petite salle du trône, histoire d'aérer quelque peu la pièce, et je découvris que toute la petite bande des enfants du village avait assisté à notre dispute et semblait la considérer comme un spectacle fort divertissant.

“ Fichez-moi le camp d'ici ! leur intimai-je (pas trop fort mais fermement tout de même), énervée du fait qu'il n'y eût décidément pas moyen de se crêper tranquillement le chignon sans que tout un public vînt y assister.

Pendant ce temps, Zago ne s'était pas arrêté de tourner en rond. A vrai dire, il était fort étonnant qu'il n'eût pas déjà attrapé le tournis à force de réflexion. Il tourna encore pendant quelques minutes, avant de s'arrêter brusquement et de s'écrier :

“ Zoé !

- Tu es amoureux ?

- Arrête de dire des idioties ! Je te parle de Zoé, la reine de Manidie !

- Et qu'est-ce que tu lui veux à Zoé, la reine de Manidie ?

- Lui demander une armée !

- Lui demander une quoi ?

- Une armée ! Nous sommes manidiens, non ? Si je me rends chez Zoé en grande pompe et que je lui dis que je suis le roi des Mengaliens, d'origine manidienne, elle m'accordera peut-être ce que je lui demande !

- En l'occurrence, dix mille soldats armés jusqu'aux dents pour aller libérer la reine Almira ? fis-je d'un air dubitatif.

- Par exemple !

- Mon Dieu ”, soupirai-je. Et je quittai la pièce, laissant Zago à ses élucubrations.

Mais il ne se découragea pas pour autant. Et le lendemain, j'eus la surprise de trouver placardé aux murs des fermes un avis royal priant tous les volontaires possesseurs d'une arme de se rendre le plus vite possible sur la place du village.

Je commençai par m'inquiéter ; puis je me dis que les Mengaliens étant pour la plupart sensés et illettrés, son affiche ne devrait donc pas faire beaucoup d'effet. C'était compter sans le charisme certain qu'avait cultivé mon frère. En quelques jours, il réussit à faire d'une centaine de paysans soigneusement sélectionnés un corps d'armée tout à fait respectable et, selon ses dires, suffisant pour faire bonne impression sur la reine Zoé. Il chargea le forgeron du village de confectionner pour tout le

monde une armure rutilante, et pour lui une véritable couronne de roi, histoire de faire plus sérieux. Je ne crois pas que ce brave homme ait jamais eu autant de travail en aussi peu de temps.

Le jour du départ, j'eus la surprise de voir arriver au village mon Nello.

“ Toi ici ? Mais qu'est-ce que tu viens faire à la capitale ?

- Je viens m'engager, ma chère Aminé !

- T'engager ?... Tu es devenu fou toi aussi ? Tu sais vers quoi cet illuminé de Zago s'en va ?

- Mais oui... il est complètement insensé, ton frère, c'est un fait. C'est précisément pour cela qu'il faut quelqu'un pour surveiller l'armée mengalienne ! Et puis, si je me fais remarquer à la guerre, je pourrai peut-être t'épouser...

Comme j'étais bien évidemment toujours amoureuse de lui, je me jetai dans ses bras, et je lui confiai :

- Je t'adore ! Moi aussi, je l'accompagne. Il me veut à ses côtés comme intendante. De toute façon, je n'avais aucune envie de rester ici si Zago et toi partez tous les deux... Et la Manidie n'est pas si loin. Tant qu'il ne se préoccupe que de voir Zoé, tout va bien. Ce n'est qu'après que nous pourrons nous inquiéter... ”

Notre armée se mit en route. Zago cheminait en tête avec son cheval et sa couronne dorée, et je l'accompagnais à sa droite en portant le drapeau de Menga. J'avais usé de tous les pouvoirs dont je disposais pour faire de Nello mon garde du corps personnel. Zago, qui ne s'était toujours pas réconcilié avec lui, voulut refuser ; je lui conseillai de se mêler de ce qui le regardait. (Eût-il eu un peu plus d'expérience du métier de roi qu'il ne se fût certainement pas laissé faire comme ça).

Une petite semaine suffisait pour rallier à cheval la Manidie depuis le pays de Menga, en passant par la plaine qui couvre une bonne partie de ce côté-ci de la mer. Une plaine par ailleurs si désespérément plate qu'il ne fallait pas longtemps pour s'en lasser. Le voyage fut donc affreusement monotone ; nous n'eûmes même pas droit à une des attaques de loups prétendument fréquentes dans la région (à la réflexion, c'était peut-être préférable) et les bandits de grand chemin, qui ne se sentaient peut-être pas capables d'affronter une armée, avaient apparemment décidé de nous laisser tranquilles.

Le seul événement notable fut la traversée du fleuve Traincombs, qui coupe la plaine en deux depuis les montagnes de Sumadie. Le pont le plus proche se trouvant à des jours de marche, il fallut recourir aux services d'un passeur domicilié dans les environs, qui entreprit courageusement de faire traverser toute l'armée dans sa barque, soldat après soldat. Autant dire qu'il me fallut une certaine dose d'efforts pour coordonner la manoeuvre.

Après ce ruisselant obstacle, nous nous trouvions enfin en Manidie, mais le château de la reine était encore à trois jours de marche.

Enfin, nous finîmes par parvenir à une petite colline au sommet de laquelle se dressait un château colossal. Je sentais que Zago aurait rêvé d'avoir son domicile dans un monument pareil.

L'avant-garde de l'armée, formée de Zago et moi, s'avança très dignement sur le pont-levis du château, jusqu'au moment où deux gardes armés jusqu'aux dents nous barrèrent la route.

“ Halte ! On ne passe pas ! Ordre de la reine Zoé !

- Moi, je passe, répliqua mon frère avec une certaine autorité. Ordre du roi Zago.

- Jamais entendu parler, fit le garde de gauche. Qui est-ce ?

- C'est moi, répondit Zago en bombant le torse. Voilà ma soeur, la princesse Aminé, et derrière, c'est mon armée.

- Je confirme, ajouta Nello, qui chevauchait à mes côtés comme un garde du corps zélé.

- Ah, fit le garde de droite après avoir jeté un bref coup d'oeil à notre suite. Dans ce cas, ça change tout. Allez, passez. Mais ne gardez pas toute votre armée pour aller voir la reine, elle pourrait le prendre mal. Et laissez vos chevaux à l'écurie." Nous fîmes comme le garde nous l'avais conseillé, et, laissant Nello en bas avec les autres soldats, je suivis le roi Zago dans les escaliers du château, tandis que le garde envoyait à la reine un message pour la prévenir de notre arrivée. Il nous fallut un certain temps pour dénicher la salle du trône ; mais nous finîmes par y arriver. Le garde à la porte nous annonça que son collègue l'avait prévenu de notre arrivée, et que la reine était prête à nous recevoir.

Nous entrâmes.

La reine Zoé de Manidie était encore assez jeune, et siégeait très royalement sur un trône doré. Elle portait une robe resplendissante qui m'eût certainement fait pâlir d'envie si j'avais été jalouse (mais je ne l'étais pas. Enfin, pas beaucoup...un tout petit peu tout de même...) et un diadème orné de diamants.

A la pensée que même si mon roi était à présent Zago, je voyais pour la première fois la reine de Manidie et que la Manidie était tout de même mon pays natal, je me trouvai tout émue.

“ Approchez, mon ami, dit la reine d'un ton très royal (et néanmoins quelque peu condescendant). Vous êtes donc le roi des Mengaliens ?

- Tout à fait, fit Zago, que je sentais un peu troublé par la beauté de la reine. J'ai... hm... un projet à vous soumettre... hem...

- Allez-y, parlez !

- Voilà. C'est à propos de la guerre. Un... un ami à moi m'a proposé de libérer la reine Almira pour décourager les troupes ennemies et remonter le moral des nôtres. Mais mon armée n'est pas très puissante, et j'ai pensé.... hem...

- Vous avez pensé que je pourrais joindre mes soldats à cette expédition insensée ? Et qu'est-ce qui me force à accepter ?

- Hem... Je crois qu'en Sumadie et en Médilorie, on émet des critiques négatives à propos de votre attitude... On vous qualifie de trop passive... Peut-être que cette action d'éclat pourrait vous faire remonter dans l'estime de vos alliés... Et puis... Vous savez, je suis d'origine manidienne, alors...

- Alors, vous avez pensé que je ferais du favoritisme à votre égard parce que vos ancêtres ont été les sujets des miens ? fit la reine en éclatant de rire. C'est d'accord ! Nous allons préparer cette expédition ensemble. Je mettrai à votre disposition autant de soldats que vous voudrez. Kativo n'a qu'à bien se tenir !

- Merci, Votre Majesté, fit Zago, de plus en plus troublé.

- Vous pouvez vous retirer. Je vais faire préparer mon armée.

- Merci, Votre Majesté..."

Je tirai Zago par le bras pour l'obliger à quitter la salle du trône, sans quoi je sentais qu'il aurait pu rester là indéfiniment à regarder la reine.

Nous séjournâmes quelques jours au château de la reine Zoé, pendant que celle-ci préparait fébrilement une armée. Zago, extrêmement fier de lui, me serinait à peu près dix fois par jour que son plan avait réussi à merveille. Dix fois par jour, je lui répondais par un grognement informe qui me permettait de ne pas le vexer tout en évitant de dire ce que je pensais réellement. A savoir que je trouvais toujours son idée d'expédition complètement folle. D'ailleurs, je sus par Nello que c'était là l'avis général qui régnait dans l'armée mengalienne. Mais comme tous les soldats adoraient le roi, personne ne faisait rien pour l'en empêcher.

Malgré toutes les précautions prises par Zago et Zoé, le projet ne resta pas secret ; mais étant donné que seuls nos alliés l'apprirent et non nos ennemis, c'était un moindre mal. Afin qu'on ne dise pas de lui qu'il n'aurait pas pris part à la victoire finale, et parce que nous étions tout de même ses sujets théoriques, le roi Georges nous envoya son meilleur stratège militaire, un petit moustachu qui n'avait manifestement jamais mis les pieds sur un champ de bataille, ce qui lui avait valu de conserver sa personne en parfait état pendant une bonne trentaine d'années.

Sendo, pour les mêmes raisons de prestige national, mit à notre disposition une petite flottille de guerre qui suffirait à transporter l'armée de l'autre côté de la mer. J'eus ainsi le plaisir de revoir notre capitaine à la boussole, qui fut à la fois éberlué et ravi d'avoir secouru le roi des Mengaliens. Pour le remercier, Zago, nommé général en chef de l'armée mengalo-manido-médiloro-sumadienne, le bombardra amiral de la flotte, ce qui le rendit encore plus éberlué et ravi.

Les préparations allaient donc bon train, et la date du départ de l'opération "Reine Almira" se rapprochait. La reine Zoé, dont j'étais devenue l'amie intime, m'avait nommée responsable officielle des stocks de provisions : je serais donc du voyage, ce qui me permettrait une fois de plus de veiller sur mon frère.

L'armée de Manidie se suffisant à elle-même, j'avais donné à tous les Mengaliens qui le désiraient la permission de rentrer chez eux ; ils ne s'étaient pas fait prier. En fait, seul Nello me resta fidèle, en dépit des ronchonnements de mon frère.

" Arrête de tourner autour de ma soeur, lui intimait-il à longueur de temps.

- Je suis bien obligé de lui tourner autour, c'est moi son garde personnel.

- Et toc ! " ajoutai-je (histoire d'avoir le dernier mot).

Enfin, en dépit des disputes incessantes entre Nello et Zago, ce dernier trouva malgré tout le temps de préparer son armée, et, un beau matin, nous étions prêts à partir.

Zago prononça, la veille du départ, une allocution éblouissante qui lui permit de s'attirer la confiance de tous les sujets de Sa Majesté Zoé; après quoi, tous ses auditeurs partirent avec enthousiasme nettoyer leurs épées et leurs casques. Zago, qui avait décidé de troquer sa couronne contre un heaume qu'il jugeait plus sûr en cas d'attaque surprise, me confia le royal attribut, que je fis aussitôt ranger dans le trésor royal de la reine Zoé.

Comme il tenait à moi, il me força également à revêtir une de ces boîtes métalliques qui sont censées nous protéger des mauvais coups. Après de longues parlementations, je finis par accepter (moi aussi,

je tenais à moi) et j'acceptai même de sa part une épée qui, bien que je n'eusse jamais manié un tel engin, pourrait selon lui m'être fort utile. Nous allions à la guerre, tout de même.

Enfin, l'armée mengalo-manido-médiloro-sumadienne se mit en route pour ce qui allait être la plus grande expédition de l'histoire commune de nos quatre nations.

Je fis mes adieux à la reine Zoé - qui, étant sans doute moins folle que moi, préférait sauvegarder sa royale personne en demeurant dans son château. Zago, du haut de son cheval, toisa très royalement ses hommes, éleva son épée au ciel, et hurla ces paroles historiques que l'on trouve à présent dans toutes les chroniques de ce côté-ci de la mer :

“ A nous deux, Kativo ! ”

On partit.

Lorsque je questionnai Zago sur notre destination, il me répondit que nous nous dirigeons précisément vers Le Port, où nous attendait la flotte de guerre obligeamment mise à notre disposition par Sendo.

Savoir qu'il allait revoir la ville dans laquelle il avait passé toute son enfance ne sembla pas tellement l'émouvoir. Pour tout dire, il ne paraissait pas éprouver une grande envie d'y revenir.

“ Ecoute, Aminé, m'expliqua-t-il un jour où il était d'humeur à faire des confidences, j'aimerais mieux que les gens ne sachent pas trop que je suis un simple pêcheur devenu roi par un coup du sort. Alors, si des Portais me reconnaissent...

- Bah ! Ils reconnaîtront sans doute que tu es plus doué comme roi que comme pêcheur. Moi, à ta place, je serais plutôt fière.

- Peut-être, mais c'est moi le roi.

- Je sais. ”

Finalement, Zago dressa son camp à quelque distance de la ville, et envoya un message à notre amiral pour le prier de venir nous prendre à cet endroit.

Comme la flotte de guerre sumadienne ne serait pas là avant plusieurs jours, et qu'en tant que soeur du roi je jouissais d'une certaine liberté, je décidai un jour de prendre mes cliques et mes claques et de partir furtivement pour un séjour d'une ou deux journées en ville, histoire de revoir les lieux de mon enfance ; et, après avoir laissé un mot à mon frère comme quoi il ne fallait pas s'inquiéter pour moi, je m'en allai tranquillement. Nello me rattrapa à la sortie du camp :

“ Aminé, où est-ce que tu vas ?

- Je pars en pèlerinage sur les lieux de mon enfance !

- Oh. Et je ne peux pas pèleriner avec toi ?

- Si tu veux. Je te ferai visiter. Viens ! ”

Et, bras dessus bras dessous, nous nous engageâmes sur la route du Port.

La première personne que je passai voir fut bien sûr ma chère Luna, laquelle fut fort surprise de me revoir ainsi.

“ Aminé, c'est toi ?

- Je crois, oui.

- Où étiez-vous partis ? Qu'est-ce que vous avez fait pendant tout ce temps ?

- Eh bien, Zago est devenu roi et moi princesse ; et nous nous en allons libérer la reine Almira.

- Pardon ?

- Euh... disons que nous sommes de passage ici. Zago n'a pas voulu venir pour des raisons de prestige personnel, mais moi, j'avais envie de te revoir. Comment va ton frère ?

- Il a d'abord été inconsolable de ton départ ; et puis, quand on a commencé à vous considérer morts tous les deux, il a fini par se fiancer à Zilma, tu sais, la fille de Geddo... Ils s'entendent très bien !

- En voilà une bonne nouvelle ! Parce que moi, je suis prise aussi, maintenant...

- Ah oui, je vois, fit Luna en jetant un coup d'oeil à Nello qui ne m'avait pas lâché la main depuis notre arrivée.

Nous continuâmes notre conversation sur ce ton, mais je ne parvins pas à assouvir la curiosité de Luna concernant nos aventures, qu'elle avait quelque mal à comprendre. Finalement, je décidai de l'abandonner et de partir faire avec Nello une promenade dans le quartier, histoire de lui faire visiter la ville et de me rendre compte de ce qui avait changé durant ces quelques mois.

Finalement, notre bon vieux port était toujours le même, avec ses bateaux, ses vieilles maisons délabrées et ses habitants parfois peu recommandables, comme ces trois individus à la mine patibulaire qui nous abordèrent au tournant d'une ruelle.

“ Alors, on se promène ? fit l'un d'eux.

- Je vous demande pardon ?

- C'est la première fois qu'une fille de bonne famille comme vous vient se promener dans le quartier... ce serait dommage de ne pas en profiter... Donnez-nous bien gentiment votre porte-monnaie et on ne vous fera pas de mal.

- Euh... fit Nello, qui tentait tant bien que mal de s'interposer entre les trois individus et moi. Je vous signale que si vous vous imaginez que je vais vous laisser nous voler sans réagir, heu...

- Et moi, je vous signale qu'on est armés et pas vous, répliqua le bandit en mettant un couteau sous le nez de Nello .

- Hé ! intervins-je. Ne faites pas de mal à mon fiancé ou...

- Ou quoi ? fit un second bandit en exhibant un second couteau. Allez, votre argent, et sans discuter..

- Désolée, je n'ai pas d'argent sur moi ! Mais je vous préviens, vous n'avez pas intérêt à me faire quoi que ce soit. Mon frère est un personnage très important, vous savez !

- Oh ! Ben c'est encore mieux, fit le bandit. Il fit quelque signe secret à ses complices, et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, j'étais assommée.

Je me réveillai au fond d'une cave fort mal tenue dont l'aménagement ne plut pas du tout à mon goût de jeune princesse. Chose plus inquiétante encore, je me trouvais ligotée de façon à être dans l'impossibilité totale de faire le moindre mouvement, et ma bouche était recouverte d'un bâillon qui risquait fort de nuire à mes capacités de communication. Et, j'eus beau me retourner dans tous les sens, je ne vis pas Nello. Apparemment, moi seule intéressais les bandits, et les vêtements plus modestes de mon fiancé avaient dû les faire penser que seule moi avais quelque lien avec le fameux personnage important.

J'attendis dans cette inconfortable position pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'un des bandits qui m'avait attaquée ouvrît la porte de la cave et se plantât fièrement devant moi en ricanant :

“ Comment allez-vous ce matin ? Vous avez bien dormi ?

- Hmm ! répliquai-je très dignement.

- On n'a toujours pas trouvé qui vous étiez... Ce qui n'est pas l'idéal pour demander une rançon à votre soi-disant haut personnage de frère ! Alors, vous allez nous le dire gentiment, sans quoi...

Mon kidnappeur exhiba son couteau et l'avança à quelques centimètres de moi.

- Hmm ! fis-je (Je commençais à en avoir sérieusement assez de ces façons de faire).

- Ah... oui... évidemment, fit le bandit. Il m'ôta mon bâillon d'un geste brusque. Je respirai.

- Et maintenant, qu'est-ce que vous avez à nous dire ?

- D'abord, répliquai-je très dignement, je vous signale qu'il est des façons de vivre plus respectables que celle de rançonner les jeunes filles qui passent dans la rue ! Et Nello, qu'est-ce que vous en avez fait ?

- Nello... Ah oui, ce jeune idiot qui s'obstinait à vouloir vous protéger ? Oh, on l'a endormi un peu, mais rassurez-vous, il va bien. Seulement, à l'heure qu'il est, il doit vous chercher dans toute la ville, à moins qu'il ne vous ait déjà laissé tomber...”

Cette odieuse calomnie de l'homme que j'aimais me rendit éminemment furieuse, et je me mis à abreuver copieusement le malfaiteur d'injures puisées dans tout mon vocabulaire de pècheuse et de princesse, tout en lui faisant remarquer qu'il n'avait jamais été dans le genre des fiancés d'abandonner leur bien-aimée aux mains d'ignobles détrousseurs comme lui.

D'ailleurs, au même moment, Nello, venant de se réveiller du sommeil involontaire dans lequel l'avait plongé un énergique coup de bâton, commençait à reprendre ses esprits. Sa première pensée fut pour moi (enfin, j'espère) et sa première idée fut de me porter secours. Il n'avait aucune idée d'où les bandits avaient pu emmener sa chère Aminé ; et seul comme il était dans une ville qu'il ne connaissait pas, il n'avait aucune chance de réussir à faire quoi que ce soit .

La seule personne à pouvoir lui venir en aide lui sembla être Zago. Je ne répéterai pas l'antipathie certaine qui existait entre eux ; mais Nello résolut de combattre tant bien que mal ce sentiment et de se rendre le plus vite possible au camp du roi des Mengaliens.

Le plus vite possible et par tous les moyens.

A quelques mètres de là, une taverne accueillait les voyageurs fatigués pour leur offrir, moyennant rémunération bien sûr, quelque rafraîchissement. Un cheval était attaché à la barrière de la maison, passionnément occupé à brouter les fleurs qui en faisaient l'ornement ; sans doute son propriétaire se trouvait-il à l'intérieur à boire un verre ou deux.

Après s'être assuré par quelques coups d'oeil que personne ne le regardait, Nello s'élança, sauta sur le cheval (qui manifesta d'abord bruyamment son désaccord, puis, Nello s'y connaissant quelque peu en animaux, se plia à ses ordres) et, sans se préoccuper des hurlements du propriétaire qui, aux hennissements de sa monture, avait accouru sur le seuil, s'enfuit au triple galop vers les portes de la ville.

Il rejoignit bientôt le troupeau de tentes que formait le camp de Zago, pénétra en catastrophe dans l'enceinte à la grande surprise du garde, stoppa brusquement le cheval au milieu d'un attroupement qui s'était formé à son arrivée, et se précipita dans la tente personnelle de Zago.

Le roi des Mengaliens était fort occupé à discuter avec le stratège aimablement fourni par le roi Georges d'une éventuelle attaque, lorsque des cris de "Zago ! Zago !" manquèrent de le faire tomber de son siège (quant au stratège, lui, en raison de sa constitution plutôt frêle, il tomba tout à fait).

“ Qu'est-ce que c'est ? Kativo attaque ? Aux armes !

- Non, c'est juste moi, fit Nello qui venait de débarquer, épuisé et essoufflé, dans la tente.

- Encore toi ? Ca ne te suffit pas d'importuner ma soeur à longueur de journée, il faut encore que tu viennes mettre la pagaille dans mes stratégies ? Et puis d'abord, appelle-moi votre Majesté comme tout le monde !

- Désolé, Zago, répondit Nello (ce qui redoubla la fureur de mon frère). C'est un cas de force majeure.... Y a des bandits qui ont enlevé Aminé, elle a disparu, c'est affreux !

- Aminé ? hurla Zago (le stratège, qui venait de se relever, retomba sur le derrière). Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ? Aux armes, aux armes, aux armes ! Oh et puis non. J'y vais. Mais tu ne pouvais pas la surveiller ? C'est toi ton garde du corps, non ?

- Ben, ils m'ont assommé, et... Et puis d'abord, qu'est-ce que tu aurais fait, toi, à ma place ? Et puis, c'est pas le moment de discuter ! Qui sait ce que ces bandits vont faire d'Aminé !

- Ouais, bon. Je vais aller à son secours, ça lui fera les pieds. Elle qui prétend toujours que je ne peux pas me débrouiller sans elle... Un cheval ! Un cheval ! Mon royaume pour un cheval ! Heu...

- Garde ton royaume et prenons celui-là, fit Nello en désignant le cheval avec lequel il était venu. De toute façon, il faut que je le ramène à son propriétaire. ”

Le malheureux équidé ne s'était pas encore remis du galop de l'aller, que déjà Zago bondissait sur son dos et empoignait les rênes. Nello, qui estimait qu'il n'y avait pas de temps à perdre à aller chercher un autre cheval pour lui, sauta en croupe, et le trio s'élança en direction du Port, plantant là le stratège du roi Georges, qui, une fois remis de ses émotions, s'en retourna faire ses stratégies tout seul.

Tandis que le brave homme s'occupait à grommeler qu'il n'avait rien d'étonnant à ce que l'on perdît les batailles si les généraux étaient aussi peu soucieux de leur devoir, le pauvre cheval et ses deux passagers arrivaient sur les quais, où le propriétaire de l'animal était occupé à faire un scandale aux passants ; Nello tira les rênes, occasionnant quelques protestations de Zago qui estimait que c'était là son rôle, sauta du cheval en entraînant mon frère avec lui, et abandonnant là sa monture provisoire, disparut au coin de la rue sous les injures du propriétaire.

“ Qu'est-ce qui te prend ? protesta Zago, qui avait quelque mal à comprendre les réactions de Nello. Tu sais que chez le roi Sendo, les gens qui usent de la sorte avec les rois sont passibles de la cour martiale ?

- Oui, mais toi, tu n'es que le roi Zago, et de toute façon, il n'y a pas de tribunal au pays de Menga. Voilà, c'est là que je me suis fait assommer. Le quartier général des bandits ne doit pas être loin... Cherchons !

- Voilà. Cherchons, répéta Zago. ”

Et ils se mirent à chercher.

Ils n'eurent pas à chercher longtemps ; il faut dire aussi que je leur donnai un petit coup de main. En effet, je ne me trouvais pas bien loin ; pour être exacte, dans la cave de la maison voisine. Mon interlocuteur bandit n'avait pas renoncé à chercher mon identité et celle de mon personnage important de frère ; c'est pourquoi j'étais toujours occupée à discuter avec lui lorsque j'entendis, par le soupirail qui éclairait de quelque lumière ma triste prison, la voix de Nello, à laquelle répondait, ô surprise, celle de Zago.

Etant donné la présence de cette tête de mule de bandit, il était plutôt imprudent de les appeler ; aussi me contentai-je de hausser la voix, et de me mettre à insulter encore plus vigoureusement mon ravisseur.

Zago, qui avait l'ouïe très fine, entendit ma bordée d'injures, et il tira brusquement Nello par le bras.

- Hé ! fit Nello.

- Chut ! Aminé est en bas, et il y a un type avec elle, un bandit sans doute.

- Ah, chuchota Nello. Et qu'est-ce qu'on fait ?

- On descend, pardi, fit Zago en désignant l'escalier de la vieille maison. Vous autres paysans, vous n'y entendez rien ! ”

Malgré la remarque désobligeante qui avait fortement atteint son amour-propre, Nello accepta de suivre mon frère dans l'escalier. Ce dernier, comme la plupart des escaliers appartenant à de vieilles maisons abandonnées qui servent de quartier général à des bandits, était sombre, sale et tapissé de toiles d'araignées ; et il se terminait par une porte de bois qui, lorsque Zago eut essayé de la franchir, s'avéra désespérément fermée.

De l'autre côté de la porte, mon bandit essayait toujours de me convaincre de lui dire mon identité, proposition à laquelle je résistais toujours avec obstination. Obstination qui s'accrut encore lorsque, entendant les coups portés par mes deux sauveurs potentiels sur la porte, je me pris à penser que mon salut était proche.

En effet, Zago et Nello avaient entrepris courageusement de défoncer la porte ; et comme Nello, comme tout garde du corps qui se respecte, était d'une solide constitution, ils finirent par y parvenir.

Emporté par son élan, Nello alla se cogner contre le mur opposé, tandis que Zago, qui avait dégainé son épée pour le cas où mon ravisseur se montrerait récalcitrant, restait planté sur le seuil, l'air hébété.

Je ne m'en aperçus pas immédiatement, préoccupée que j'étais par l'état de santé de mon Nello, qui semblait quelque peu sonné par sa collision avec le mur ; mais mon bandit semblait aussi interloqué que Zago.

“ Zago ?? finit-il par demander.

- Lenko ? fit Zago en lâchant son épée, qui résonna sur le sol de pierre. Qu'est-ce que... ?

- Qu'est-ce-que toi-même ! D'où est-ce que tu viens ? Tout le monde m'avait dit que tu étais mort !

- Est-ce que je suis du genre à mourir comme ça ? Je ne suis pas mort du tout, et je suis même devenu roi ! Oui, parfaitement ! Mais toi, par contre, qu'est-ce qui t'a pris de te faire bandit ?

- Ben... Faut bien vivre !

- Ca, je ne dis pas le contraire, mais ce n'est pas une raison pour kidnapper ma soeur !

- Ta... ta soeur ? C'est ta soeur ? Mais alors... C'est toi, le personnage important ?

- Le... Oui, sans doute. Je suis roi des Mengaliens après tout.

- Mais qu'est-ce qui t'est arrivé pendant tout ce temps ? Enfin, si j'avais su que je te reverrais !

Alors, sous mon regard stupéfait, mon frère et mon kidnappeur se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se mirent à se poser une quantité impressionnante de questions diverses, comme font d'ordinaire les vieux amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps.

- Je te félicite, Zago, intervins-je, tu as de drôles de fréquentations ! Mais si on s'occupait un peu de moi ?

(En effet, dans l'euphorie générale, personne, pas même Nello qui n'avait pas encore entièrement retrouvé ses esprits, n'avait encore pensé à me libérer de mes liens.)

- Oh, pardon, s'excusa Lenko, je vous oubliais. J'ai honte ! Comment ai-je pu traiter de la sorte la soeur de mon ami ?

- On peut se le demander, répondis-je tandis qu'il desserrait les cordes qui me ligotaient. Mais à mon avis, vous ne commettriez pas de telles méprises si vous exerciez un métier plus convenable.

- Euh...

- Soldat, par exemple ? proposa Zago. Si tu veux, tu seras toujours le bienvenu dans notre expédition.

- Votre expédition ?

- On part délivrer la reine Almira, tu n'es pas au courant ?

- Ah, tu fais partie de l'armée qui s'est installée dans les environs de la ville ?

- Je n'en fais pas partie, monsieur, fit Zago vexé, je la commande ! C'est moi le général en chef.

- Allons bon, fit Lenko qui n'en croyait apparemment pas un mot.

- Viens avec nous si tu ne me crois pas ! Nello, Aminé, vous vous dépêchez ? Nous n'avons pas que ça à faire ! ”

Je relevai mon Nello, nous nous embrassâmes discrètement en profitant de ce que Zago regardait ailleurs, et, bras dessus, bras dessous, nous emboitâmes le pas à Zago qui, ayant pris son ami par l'épaule, avait entrepris de sortir de la cave.

Dehors, la nuit était tombée ; nous décidâmes donc de concert d'aller nous faire héberger par Luna, qui nous accueillit à bras ouverts. Nous passâmes donc la nuit chez elle, et le lendemain matin, nous étions prêts à rejoindre le camp.

Lenko, par contre, ne semblait plus avoir aucune envie de vérifier de ses propres yeux la véracité des vantardises de Zago : nous le trouvâmes en effet assis à côté de Luna, ses yeux plongés dans les siens et vice-versa ; ils se regardaient avec une expression que Nello et moi, qui avons la prétention de croire que nous nous y connaissions quelque peu en la matière, ne tardâmes pas à interpréter comme découlant d'un subit coup de foudre.

Nous décidâmes donc d'abandonner là Lenko et Luna en leur souhaitant un avenir heureux, et, après un dernier regard attendri à notre chère vieille ville, j'en franchis la porte, sans savoir non plus cette fois-là si j'y reviendrais jamais.

“ Mais si j’avais su, je ne sais pas si j’y serais allée, dis-je à Zago. C’est tout de même incroyable : quand j’étais pêcheuse, j’ai vécu des années dans cette ville sans qu’il m’arrive jamais rien ; j’y reviens une journée, et hop ! je me fais kidnapper ! Tu y comprends quelque chose, toi ?

- Les voleurs doivent préférer kidnapper les princesses que les pêcheuses, me répliqua Zago, qui ne manquait pas de logique. Mais en tout cas, sans moi et mes relations, tu y étais encore.

- Comment est-ce que tu le connaissais, au fait, ce Lenko ?

- Un ami d’enfance. Mais à l’époque, il n’était pas encore bandit. Comme moi, je n’étais pas encore roi. ”

Ainsi devisant, nous nous approchions du camp où stationnait l’expédition.

Lorsque nous y arrivâmes, nous fûmes accueillis par notre amiral sumadien, ce qui nous permit de constater que la flotte de Sendo était arrivée.

Le lendemain, nous nous embarquions pour l’autre côté de la Mer.

A nous deux, Kativo ! répéta Zago, qui estimait qu’on ne répète jamais trop ce genre de paroles historiques.

On avait réservé au roi et à sa soeur deux cabines fort convenables à bord du vaisseau amiral ; et comme on évite généralement de séparer les gardes du corps de la personne qu’ils sont censés protéger, Nello en profita également.

La première chose que fit Zago fut se documenter auprès de l’amiral au sujet de l’évolution de la guerre ; et l’amiral lui apprit que les choses se passaient plutôt mal pour notre côté de la mer. L’armée de Kativo avançait en effet inexorablement vers la Sumadie (qui est, pour ceux qui seraient ignorants de la géographie de notre région, le pays le plus éloigné de la mer), battant sans pitié toutes les armées que lui envoyaient Georges ou Sendo. Il devenait donc obligatoire, pour stopper quelque peu son avance, de mener à bien l’opération Almira.

Pendant que Zago, notre stratège et notre amiral partageaient des stratégies dans la cabine de mon frère, moi, accoudée à la poupe du bateau, j’admirais silencieusement le long ruban des côtes de Manidie et de Médilorie qui se déroulait à l’est, tout en pestant contre le vent qui prenait un malin plaisir à défaire mon chignon. Nello vint me rejoindre pour admirer le paysage à mes côtés ; mais je remarquai qu’il n’était pas aussi avenant qu’à l’ordinaire. En fait, il était même un peu vert. Il n’était pas difficile de constater que mon héroïque amoureux souffrait atrocement du mal de mer.

C’est pourquoi il passa une grande partie de la traversée confiné dans sa cabine, où je venais de temps en temps lui rendre visite.

Heureusement pour Nello, la mer de Manidie (bien qu’on la désigne en général sous le simple nom de “la mer ”, d’une précision suffisante étant donné qu’il n’y a pas d’autre mer dans la région, c’est là son nom exact) n’est pas très large, et deux jours plus tard, nous étions à portée de flèche des côtes de l’Autre côté de la mer - chose que je trouvai d’ailleurs plutôt inquiétante. Mais quelque chose m’intriguait.

Normalement, si j’en croyais les cartes affichées un peu partout dans le bateau, nous aurions dû depuis longtemps obliquer vers le sud pour nous rendre sur les terres où Kativo avait élu domicile ; or nous continuions à aller tout droit comme si de rien n’était. Je m’enquis des raisons de cet étrange

trajet auprès de l'amiral, qui dirigeait d'une main de maître la marche de la flottille sans que jamais un bateau s'éloignât de la route.

“ Vous ne vous imaginiez pas, tout de même, que nous allions attaquer Kativo de front ? me répondit l'amiral en partant d'un grand éclat de rire.

- Non, bien sûr, fis-je en espérant que mon interlocuteur ne pourrait lire mes pensées.

- La forteresse de Kativo est située au sud, par là-bas. Mais ce serait suicidaire de s'aventurer dans les parages, c'est le bout de côte le mieux surveillé des deux côtés de la mer, et notre flotte n'y ferait pas long feu. Par contre, d'après nos espions, Kativo n'a posté aucun bateau un peu plus au nord, vers Wostania, le territoire du roi Wegdno, son principal allié barbare. Wegdno a une telle réputation de férocité qu'il estime ne pas avoir besoin qu'on surveille ses côtes. C'est donc par là que nous allons débarquer.

- Heu... Vous êtes sûr que... les barbares...

- Rassurez-vous Aminé, nous n'avons pas l'intention de les rencontrer ! Nous avons préparé un itinéraire absolument à l'abri des attaques ennemies, et de toute façon, nous voyagerons uniquement de nuit. Dormez tranquille !

- Bon ”, fis-je, et je m'éloignai, assez peu convaincue par l'assurance de l'amiral. J'allai faire part de mes inquiétudes à Nello, et comme son mal de mer le rendait plutôt pessimiste, il sembla encore plus inquiet que moi.

- Nous avons déjà eu droit aux bandits, fit-il, maintenant les barbares... Kativo est peut-être affreux et cruel, mais il paraît qu'il est civilisé, lui.

- Et à mon sens, on ne peut rien attendre de bon de quelqu'un qui porte un nom aussi imprononçable que Wegdno. Mais il apparaît que Zago est né pour se fourrer dans le pétrin, et les autres avec lui.

- Le sort en est jeté, comme disait je ne sais plus quel illustre personnage, dit tristement Nello. Et nous fonçons droit sur les Barbares ! ”

Pendant que nous désespérions de concert, la flottille s'approchait, lentement mais sûrement, des côtes barbares.

Et, une nuit, alors que je dormais tranquillement dans ma couchette, une brusque secousse me jeta par terre : le vaisseau amiral venait de jeter l'ancre près des côtes du roi Wegdno.

Zago, l'épée à la main, bien qu'il n'y eût pas le moindre ennemi dans les parages, dirigeait la manoeuvre d'accostage à la lueur des torches ; je dois avouer que mon frère ne manquait pas d'un certain panache en cette occasion.

Je le rejoignis en courant à la proue du bateau. Il me toisa d'un air légèrement condescendant et me dit solennellement :

“ Bienvenue de l'autre côté de la mer, chère soeur !

- Oh, merci, fis-je. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

- On attend !

- Ah bon ?

- Jusqu'à l'arrivée de notre guide.

- Quel guide ?

- Oh, un barbare, mais rassure-toi, pas un homme à Wegdno, un traître .Tu sais, un de ces gens odieux et sans morale qu'on déteste quand ils sont chez nous mais qui sont bien pratiques quand ils sont chez l'ennemi. C'est un vieil ami de l'amiral, et qui connaît la région comme sa poche. Dressez le camp ! hurla tout à coup Zago à ses subordonnés. Et essayez de ne rien faire tomber à l'eau !

- Tu n'as pas peur d'attirer quelqu'un en criant comme ça ?

- Tu veux dire les barbares ? Ne t'inquiète pas. D'après mes informations, ils sont si confiants en leur réputation qu'ils dorment à poings fermés la nuit.

- Et tes informations, heu...

- Elles sont parfaitement sûres ! Pour qui tu me prends ?

- Bon ", fis-je.

Une heure plus tard, l'armée était parfaitement bien installée dans une petite crique à l'abri de tout éventuel regard barbare, et les soldats prenaient dans leurs tentes un repos bien mérité, surtout pour ceux en particulier qui n'avaient pas le pied marin.

Nello, notamment, fut extrêmement soulagé de retrouver enfin le plancher des vaches.

Zago, quant à lui, estima qu'il avait déjà fait suffisamment de stratégies comme cela, et, plantant là l'amiral qui lui tenait un discours passionné sur les possibilités de batailles avec les barbares, il fit quelque chose qu'il n'avait fait que très rarement depuis son départ du château de la reine Zoé : il alla se coucher.

J'entrepris d'en faire autant et je gagnai ma tente personnelle, enjambant pour ce faire mon Nello qui, en bon garde du corps, dormait à poings fermés par terre en travers de l'entrée pour se remettre des fatigues du voyage.

Quelques heures plus tard, je fus tirée de mon sommeil par le cri discordant d'un lointain coq barbare. Il me fallut un certain temps pour me remémorer que je me trouvais à présent de l'Autre Côté de la Mer.

Comme je n'avais plus vraiment sommeil, je décidai de m'en aller rendre visite à mon frère, sachant qu'il y avait de fortes chances pour qu'il fût réveillé aussi. Je ne pus manquer de réveiller Nello, qui dormait toujours au même endroit.

“ Qu'est-ce que c'est ? fit-il .Ah, Aminé. Tu as bien dormi ?

- Très bien, et toi ?

- Heu, pour tout t'avouer, moi pas trop. Le métier de garde du corps, ce n'est pas ce qu'il y a de plus confortable au monde... Où est-ce que tu vas comme ça ?

- Chez Zago, tu viens ? ”

Il vint, et nous pénétrâmes ensemble sous la tente du général, qui, à ma grande surprise, dormait encore comme quelqu'un de très fatigué.

“ Je n'aurais jamais cru ton frère capable de dormir, me confia Nello.

- Ca lui arrive, quelquefois. Profites-en, c'est un des seuls moments où nous pouvons être tranquilles. ”

Hélas, j'avais peut-être prononcé ces dernières paroles trop fort, et Zago ouvrit les yeux.

“ Qu’est-ce que c’est ? Ah, salut Aminé, c’est gentil de venir me voir. Mais est-ce que tu es obligée de toujours l’emmener avec toi, lui ?

- Oui. Et à part ça, ça va ? Bien dormi ? ”

Tandis que la conversation dérivait sur ce sujet passionnant, Zago s’était levé, et était venu nous rejoindre à l’entrée de la tente ; et nous discussions avec intérêt lorsque se produisit une chose plutôt inattendue. Les parois de la tente se mirent à trembler brusquement, et à se rapprocher de nous de façon inquiétante.

“ Un tremblement de terre ? s’écria Nello.

- Un piquet qui a cassé, proposa Zago.

- Un guet-apens ”, fis-je.

Sur ce, les parois de la tente avaient fini par nous enfermer tout à fait entre des murs de tissu, sans que nous eussions pu y faire quoi que ce soit, et à nous serrer les uns contre les autres de façon à nous mettre dans l’impossibilité totale dans le moindre mouvement.

“ Arrêtez ça tout de suite ! hurlais-je .Si c’est une blague, ce n’est pas drôle du tout ! Laissez-moi sortir de là ! Tout de suite !

- Aminé, arrête de me hurler dans les oreilles ! protesta Zago. Hé ! Mais qu’est-ce qui se passe encore ? ”

En effet, nous n’étions pas au bout de nos surprises. Nous étions déjà serrés comme des sardines par le tissu de la tente ; et voilà que le sol se mettait à bouger, ou, plus vraisemblablement, c’était nous qui bougions. Nous nous sentîmes soulevés, jusqu’à nous retrouver à l’horizontale, sans toucher le sol.

“ Au secours ! Nello, sauve-moi ! implorai-je.

- Je le ferais volontiers si je n’étais pas exactement dans la même posture que toi, répliqua Nello.

- Oh. Mais arrêtez tout de suite cette plaisanterie stupide ! j’en ai assez, moi ! ”

Nous étions maintenant ballottés de tous côtés entre ciel et terre dans notre toile de tente, avec de surcroît l’impression de se déplacer.

- Qu’est-ce que c’est que ça ? s’interrogeait Zago.

- Attends, je vais regarder, fit Nello. ”

Je tentai tant bien que mal de me retourner pour voir ce que faisait mon fiancé ; et je m’aperçus qu’ayant sorti de quelque part un couteau de poche (qu’il portait en général sur lui depuis qu’il en avait senti le besoin lors de mon enlèvement par les bandits de Lenko), il avait entrepris de découper la toile de la tente pour tenter de voir ce qui se passait à l’extérieur.

“ Hé, mais qu’est-ce que tu fais ? protesta Zago. Arrête de massacrer ma tente ! ”

Sans tenir compte le moins du monde des objections de mon frère, Nello continuait son travail ; il finit enfin par obtenir un trou tout à fait convenable, qui lui permit de se rendre compte un peu plus clairement de la situation.

“ Qu’est-ce que tu vois ? demandai-je.

- Attends... Apparemment, ils ont enroulé la tente en une espèce de banane - l'intérieur de la banane, c'est nous - et ils ont attaché les deux bouts à une longue perche, qu'ils portent sur l'épaule, et ils se servent de ce système pour nous transporter.

- la banane, c'est nous, fit Zago, mais ils, c'est qui ?

- Les deux individus qui nous transportent. Deux types avec une barbe, un casque, une épée, et qui m'ont tout l'air de barbares, ma foi.

- Eh ! fis-je. Qu'est-ce que je disais ? C'était un piège ! Alors comme ça, Zago, il n'y avait aucun risque ?

- J'ai jamais dit ça !

- Si, tu l'as dit ! Enfin, c'est un peu tard pour y penser. Et puis il n'y a pas la place de se disputer correctement dans cette tente. Mais tu ne perds rien pour attendre ! Dès que nous arriverons, je...

- Si tant est qu'on arrive un jour, fit Nello. Mais lorsque nous serons arrivés, que vont-ils faire de nous, ces barbares ? ”

Précisément à ce moment où nous nous posions tous les trois la même question d'un esprit aussi inquiet les uns que les autres, notre inconfortable moyen de transport chut brutalement à terre et nous avec.

(- Ouille !

- Aïe !

- Ouf !)

Soudain, une pointe venant de l'extérieur, et appartenant vraisemblablement à une épée, vint transpercer la toile à deux centimètres de mon nez, et une large brèche s'ouvrit dans la tente, qui nous permit enfin de respirer plus librement.

“ Hé ! s'écria Zago. Ma tente ! ”

Et, profitant de l'ouverture pratiquée dans son bien, il se leva brusquement pour dire leurs quatre vérités à nos ravisseurs ; mais il se rassit aussitôt qu'il eut considéré ce qui nous entourait.

Visiblement très intéressés par leur capture, une dizaine de guerriers armés jusqu'aux dents faisaient cercle autour de nous et nous considéraient d'un air plutôt satisfait.

- Bonjour messieurs, fit Nello qui avait l'air plutôt intimidé (c'était également mon cas)

Les soldats ne répondirent rien, soit par ignorance totale de notre langue (étant donné qu'on ne parle pas les mêmes dialectes d'un côté et de l'autre de la Mer), soit par singulier manque de politesse. Personnellement, je pense qu'il y avait des deux dans le mutisme obstiné de nos charmants hôtes.

Alors que je me perdais dans ces considérations psychologiques, la haie de Barbares s'ouvrit soudain, et repoussant sur les côtés deux des soldats, un homme barbu s'approcha de nous. Nous avions devant nous le type même du Barbare traditionnel : grand, fort, équipé d'une chevelure et d'une barbe plutôt mal coiffées, portant par-dessus ses vêtements une cuirasse et à la ceinture une épée de taille impressionnante, et arborant par-dessus le marché une expression féroce, cet individu incitait plutôt à l'inquiétude. Cependant, je remarquai que, élément plutôt original dans cette tenue parfaitement barbare, une émeraude géante et taillée avec art, bien que quelque peu rayée, siégeait confortablement sur le casque du quidam.

“ Bonjour monsieur ”, bredouilla Nello d’une voix à peine audible.

Pour moi, il n’y avait aucun doute que nous étions en présence du redoutable roi Wegdno lui-même et en personne, celui dont la réputation de férocité était telle qu’il n’estimait même pas nécessaire de faire surveiller ses côtes.

Sans un mot, l’individu fit signe à ses hommes de procéder à une fouille en règle sur nos personnes, et Nello se vit bientôt dépossédé de son couteau. Zago, qui, rappelez-vous, avait été capturé alors qu’il venait à peine de se réveiller, n’avait donc pas eu le temps de ceindre son épée, qui était restée au campement ; quant à moi, étant donné que mon tempérament pacifiste et tranquille m’avait toujours incitée à ne pas porter d’armes, on me laissa tranquille.

Conservant toujours un mutisme aussi absolu qu’inquiétant, le roi Wegdno (puisque tout laissait à penser que c’était lui), à grand renfort de signes de la main, intima aux soldats de nous conduire dans la maison la plus proche.

(En effet, d’après un bref coup d’oeil que je jetai aux alentours, nous étions au milieu d’un village).

On nous conduisit donc de manière plutôt brutale dans la maison en question, on referma tout aussi brutalement la porte, et on nous abandonna là.

“ Et voilà ! Nous sommes prisonniers des barbares, fis-je en jetant un regard noir à Zago. Et maintenant que nous voilà à l’air libre, enfin presque, je vais pouvoir m’expliquer avec toi. Alors comme ça, il n’y avait aucun danger ?

- Heu, Aminé, fit Nello en désignant la poignée de la porte qui pivotait doucement sur elle-même. La porte s’ouvrit, et le roi Wegdno entra.

“ Bienvenue à Wostania, commença-t-il dans un manidien parfait. Veuillez excuser les manières brutales des mes hommes... Etre un barbare implique hélas souvent une certaine violence. Personnellement, je déplore ces manières... prenez-vous le thé ?

- Euh... Oui, fit Zago, plutôt désarçonné par la question, mais sentant qu’il eût été fâcheux de refuser étant donné l’imposante épée qui se balançait à la taille du roi.

- Veuillez patienter une minute, s’excusa le roi en disparaissant dans la pièce à côté. Un instant plus tard, il reparaisait avec un service à thé de la plus haute élégance.

“ Me permettez-vous de vous servir, madame ? demanda le roi. Je me retournai pour essayer de voir à qui il s’adressait ; puis je réalisai que j’étais bel et bien la seule madame des environs.

- Ben... oui, fis-je. C’était la première fois que je me faisais servir le thé par un souverain barbare, et j’étais en quelque sorte un peu dépassée par les événements.

- Voilà, dit le roi en versant la boisson dans ma tasse.

- Euh... merci, répondis-je, tentant de faire preuve de la politesse nécessaire face à ce barbare peu conventionnel.

- je crains que le thé ne soit pas excellent, répartit le roi. Il n’y a jamais moyen d’avoir des produits de qualité de ce côté de la mer. Ah ! Veuillez me croire, ce n’est pas toujours une sinécure d’être le roi d’un peuple de barbares. Je préférerais mille fois vivre de votre côté ! Ici, la civilisation n’arrivera jamais. J’ignore tout de ce qui se fait dans la bonne société médilorienne ou sumadienne. Hélas ! Heureusement, ce cher Kativo est là. Lui au moins est civilisé. Il me change de tous ces primitifs que

j'ai pour sujets. C'est pour cela, entre autres, qu'il est mon meilleur ami. Mais vous, j'y pense... Vous venez aussi de Médilorie ! Vous allez pouvoir me parler de votre pays...

- C'est pour cela que vous nous avez capturés ? Pour entendre les dernières nouvelles de Médilorie ? demanda Nello d'un ton incrédule.

- Ce n'était pas originellement dans mes intentions, même si je compte bien en profiter. Non, vous comprenez bien que je suis tout de même en guerre contre vous, et que je ne pouvais tolérer la présence d'une armée ennemie sur mes terres. Nous vous avons vus en effet accoster et vous installer comme si vous étiez chez vous ; mais étant donné que j'ai en horreur les effusions de sang, que j'estime indignes d'un barbare civilisé, j'ai préféré, plutôt que d'engager une bataille à l'issue incertaine, priver vos hommes de leur chef. Mais j'avoue qu'il n'était nullement dans mes intentions de capturer trois personnes... Il y a dû avoir une erreur quelque part, seul le roi était visé... Lequel d'entre vous, messieurs, est le roi des Mengaliens ?

- Ben... C'est moi ! s'indigna Zago. Ca ne se voit pas ?

- Euh... si, naturellement, fit le roi.

- Mais en attendant, qu'est-ce que vous allez faire de nous ? demandai-je.

- Oh, rassurez-vous, je ne pense pas devoir vous exécuter, et j'espère ne jamais être réduit à cette horrible extrémité. En fait, j'avais plutôt l'intention pour le moment de vous garder prisonniers en attendant les instructions de Kativo. Je dois à présent vous laisser ; mon épouse m'attend, et les épouses barbares n'aiment pas attendre. Je vous salue donc. Messieurs... Madame... ”

Le roi Wegdno porta la main à son casque pour saluer Zago et Nello, puis il s'approcha de moi, me saisit la main d'autorité et exécuta un baisemain tout à fait convenable. Puis il salua encore, et sortit de la pièce, sans oublier naturellement de refermer la porte à triple tour.

Nous restâmes seuls dans notre prison. Je pus enfin prendre Zago à part et lui crier tout ce que j'avais envie de lui crier depuis un certain temps, tandis que Nello allait s'allonger sur un lit rudimentaire posé dans un coin sans avoir l'air le moins du monde indisposé par mes hurlements.

“ Allez, Aminé, la situation pourrait être pire après tout, me fit-il remarquer d'un ton posé après que j'eus fini ma tirade, à la limite de l'extinction de voix. Il est très civil, ce roi Wegdno, et nous ne sommes pas dans une si mauvaise posture que cela.

- Euh... Excuse-moi de te contredire, fit Zago, mais nous sommes tout de même prisonniers. Comment veux-tu aller libérer la reine Almira en étant coincés ici ?

- Pour ce qui est de la reine, je suis sûr que ton amiral pourra très bien s'en charger. Evidemment, je n'ai pas envie de rester ici toute ma vie ; mais si la situation devient trop désagréable, eh bien, on s'évadera !

- Et comment ?

- Ca, je n'en sais rien. C'est toi le roi, non ? C'est toi qui as les idées d'habitude ! ”

Zago ne trouva rien à répondre.

La journée passa tranquillement, sans qu'aucun événement fâcheux vînt encore aggraver notre situation ; une servante vint simplement nous apporter un repas frugal aux alentours de midi, et revint

dans la soirée pour la même chose. La nuit tomba, ce qui nous permit de constater que la nuit tombe exactement de la même façon d'un côté de la mer que de l'autre, et également de dormir.

Le même coq barbare qui nous avait déjà réveillés la veille récidiva au lever du soleil, en même temps que ce dernier faisait pénétrer ses premiers rayons par la fenêtre grillagée de notre prison. Lorsque j'ouvris les yeux, Nello était encore plongé dans un profond sommeil, mais Zago, assis à la table sur laquelle le roi Wegdno nous avait servi le thé la veille, semblait fort occupé à écrire quelque chose.

“ Qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je en m'approchant.

- Je nous sacrifie pour la patrie !

- Ah bon.

- Oui, quand on est un grand homme comme moi, il faut savoir s'oublier. Je suis en train de rédiger un message pour l'amiral, afin de lui dire de partir sans nous.

- Fais voir ?

Je me penchai sur la feuille de Zago pour découvrir un enchevêtrement de signes cabalistiques absolument incompréhensible.

- Que signifie ce charabia monumental ?

- C'est un code, évidemment ! fit Zago d'un ton condescendant. Tu n'allais tout de même pas t'imaginer que j'allais rédiger mon message de façon à ce qu'il soit compris par n'importe quel ennemi qui mettrait la main dessus ?

- Euh, non, mais qu'est-ce qu'il dit, ton message ?

- Je te le lis. Il n'y a personne d'autre dans la pièce ?

- Personne ! Juste nous, Nello qui dort comme une souche de bois, et une souris barbare qui habite dans le recoin, là-bas.

- Bon. Mon message dit : “ *A l'amiral de la flotte sumadienne. Nous avons été faits prisonniers pour les barbares ; mais notre expédition doit être poursuivie malgré tout ! Partez avec l'armée délivrer la reine Almira et remplir notre mission pour l'honneur et la victoire de Notre Côté de la Mer ! Je vous l'ordonne ! Bon courage, à vous et à toute l'armée.*

Signé : général Zago.

P. S. : Si vous avez du temps de libre, vous pouvez tout de même venir me libérer. ”

- Quel magnifique exemple de dévouement ! m'extasiai-je. Si nous sortons d'ici, mon petit Zago, tu seras certainement un héros cité dans toutes les chroniques de notre côté de la Mer. Mais en attendant, comment est-ce que tu vas lui faire parvenir ton message, à l'amiral ?

- Euh... j'y ai pensé. Je pense toujours à tout, moi ! Donc, enfin... heu... C'est à dire...

- C'est à dire que tu n'en as aucune idée, interrompit Nello du fond de la pièce.

- Tiens, tu es réveillé, toi ? demanda Zago.

- Oui, je suis réveillé, moi, mais toi, par contre, tu ne m'as pas l'air d'avoir tout ton sens ce matin. Cela ne test même pas venu à l'idée qu'écrire un message ne suffit pas, et qu'il faut aussi l'envoyer, et que la chose est plutôt difficile lorsqu'on est en prison ? dit Nello avec une ironie qui n'eut pas l'air de plaire à Zago.

- Insolent ! s'écria-t-il, furieux. Je te rappelle que tu parles à ton propre roi ! Et d'abord, je suppose que tu n'as pas plus d'idées que moi sur ce sujet ?

- Je le reconnais. Mais je pense que s'évader serait un projet bien plus constructif que de tenter d'envoyer des missives à travers des murs de pierre.

- S'évader, et comment ?

- Ma foi, ce sont toujours les méthodes classiques qui fonctionnent le mieux. Un tunnel, par exemple, pourrait donner quelques résultats. Le sol est en terre battue, et ce bout de bois pourrait faire office de pelle.

- J'avoue que l'idée ne m'a pas l'air mauvaise. Je suppose qu'en tant que paysan, toi, tu as quelque expérience de la question. Moi, par contre, je suis un marin... Je n'ai aucune idée de la manière de creuser un tunnel.

- C'est en forgeant qu'on devient forgeron, répliqua Nello en mettant le bout de bois en question dans les mains de Zago. Au travail ! ”

Toute la journée, donc, Nello et Zago s'appliquèrent à la réalisation de leur nouveau projet. (Quant à moi, on avait jugé qu'étant donné que j'étais une femme, je ne pouvais décentement pas y participer ; ce qui n'était pas spécialement pour me déplaire.) Ils ne s'interrompirent qu'aux visites de notre porteuse de repas attitrée ; à ce moment-là, dès qu'ils la voyaient arriver par la fenêtre, ils s'empressaient de recouvrir leur trou en remplaçant un des lits par-dessus.

Le soir, ils se couchèrent tous les deux complètement vidés de leurs forces; il en restait cependant assez à Zago pour affirmer que Nello ne savait pas creuser un trou correctement, et à Nello pour répliquer que Zago ne valait guère mieux que lui. Mais à peine allongés sur leurs lits respectifs, ils plongèrent aussitôt tous deux dans un si profond sommeil que j'avais l'impression qu'aucune force au monde ne pourrait les réveiller.

Pourtant, le lendemain matin, ils continuèrent leur ouvrage. Leur tunnel s'enfonçait à présent profondément dans les entrailles de la terre ; par conséquent, ils disparaissaient souvent entièrement à l'intérieur de leur trou et je ne les voyais plus que rarement.

J'en avais pris mon parti ; et j'étais donc occupée à observer par notre fenêtre grillagée le village barbare et le soleil qui se couchait derrière les montagnes de Wostania, lorsque soudain je sursautai : le roi Wegdno en personne se dirigeait droit vers la prison.

“ Les garçons, remontez ! criai-je. Le roi arrive ! Et s'il ne vous voit pas, il risque de se poser des questions.

Mes deux terrassiers surgirent du trou, la figure et les vêtements couverts de terre, tandis que le roi Wegdno, qui d'après ce que je pouvais en voir par la fenêtre avait l'air d'excellente humeur, s'approchait inexorablement.

Zago venait de repousser à grand-peine le lit par-dessus le trou lorsque la serrure cliqueta et que le roi, accompagné d'un soldat barbare au visage menaçant, entra avec un sourire réjoui.

“ Bien le bonjour, messieurs-dame ! commença-t-il. Soyez contents : vous avez aujourd'hui une visite hors du commun. Kativo est là en personne, et il demande à voir le roi des Mengaliens.

- Kativo ? répétai-je. Mais il n'est pas de l'autre côté de la mer en train d'envahir la Sumadie ?

- Non... l'armée qui avance de l'autre côté est commandée par le général Taralu, le soldat le plus fidèle à Kativo, et mon frère, soit dit en passant. Mais Kativo, lui, préfère rester ici pour surveiller si des inconscients comme vous n'essaient pas d'envahir sa forteresse. Vous allez avoir la chance de voir votre vainqueur en chair et en os ! Et, en plus d'être un grand chef de guerre, c'est un homme charmant et très civilisé ; c'est d'ailleurs lui qui m'a offert cette superbe émeraude que je porte à mon casque, en échange de mon soutien pour sa guerre. Tous ses hommes sont des gens de ma nation, alors j'avais bien droit à une petite compensation. Mais passons. Je suis absolument désolé, mais je vais devoir vous lier les mains pour ne prendre aucun risque en vous faisant sortir de la prison : Kativo ne souhaite pas y entrer.

- Faites donc, dit-je obligeamment, curieuse de voir de mes propres yeux l'homme qui m'avait entraînée à son insu dans une aventure pareille.

Le soldat qui accompagnait le roi déroula une longue corde qu'il portait à sa ceinture, et s'en servit pour nous emprisonner les mains. Puis, de la pointe de son épée, il nous conduisit vers la sortie.

Alors que nous passions dans l'encadrement de la porte, j'eus soudain un éclair que je qualifierais sans hésiter de génial si je n'avais pas peur que cela ne portât atteinte à ma modestie. Avisant un caillou sans doute originaire du sous-sol wostanien, et oublié par notre entreprise de terrassement, qui traînait sur le sol, je fis un petit écart, à la surprise du garde, et poussai du bout du pied le caillou jusque dans un coin de l'encadrement de la porte. Puis, tout en riant intérieurement de l'ingénieux stratagème que je venais d'échafauder, je rejoignis en courant le reste du groupe.

Le roi Wegdno nous fit asseoir plus ou moins de force sur un rondin de bois qui trônait devant la prison, et qui devait certainement faire office de banc pour les villageois. Puis, tandis que le soldat restait près de nous, le roi s'éloigna quelques instants, pour revenir accompagné d'un homme qu'il n'était pas difficile d'identifier comme le frère et l'assassin de feu Meldo, le frère de Sendo, le révolté et le traître sumadien, l'époux et le ravisseur de la reine Almira, j'ai nommé (tadaaa !) ...Kativo !

Kativo s'avança à grands pas vers nous, me jeta un regard dédaigneux d'environ trois millisecondes, puis considéra avec curiosité Zago et Nello, regardant tantôt l'un, tantôt l'autre, avec une expression d'indécision certaine.

“ Au cas où vous hésiteriez, lança Nello, je vous préviens tout de suite : le roi des Mengaliens, c'est pas moi, c'est lui !

Kativo reporta aussitôt son attention sur Zago seul.

“ C'est donc toi le fou qui a eu la prétention de vouloir forcer mes défenses ?

- Parfaitement, c'est moi ! répliqua très dignement mon frère en foudroyant Kativo du regard. Et je compte bien y arriver !

- Amateur ! fit Kativo, partant d'un grand éclat de rire discordant, comme tout méchant qui se respecte. Primo, ma forteresse est conçue pour être absolument imprenable, et même dix armées comme la tienne s'y casseraient les dents ; et secundo, tu es un incapable, puisque tu t'es fait capturer par les barbares de Wegdno, qui n'est pourtant pas un génie, loin de là. Je n'ai donc rien à craindre de toi, ha ha ha !

- Espèce de fourbe ! hurla Zago visiblement hors de lui. Tu fais le malin parce que je suis ligoté et pas toi, mais imagine un instant que les rôles soient inversés : là, tu rirais moins !

- C'est possible ; mais ce n'est pas près d'arriver, hahahaha ! Wegdno ! appela Kativo d'une voix forte.

- Oui, Kativo ? demanda le roi, surgissant de derrière une maison. Avez-vous décidé ce que vous vouliez faire de mes prisonniers ?

- Ma foi, répondit Kativo, je ne pense pas en avoir beaucoup d'usage ; je crois que je vais vous les laisser, cher ami ; ils ne sont pas très intéressants, même si cette jeune fille pourrait faire une servante tout à fait convenable pour ma chère épouse. A vous de décider ce que vous voulez faire d'eux. Je suis toutefois content d'avoir eu cette conversation avec le roi des Mengaliens, mais je crois qu'il me faut m'en aller à présent. Adieu !

Kativo tourna les talons pour aller rejoindre un cheval et une escorte qui attendaient à l'autre bout du village.

- Et bonjour à madame ! lui cria Zago pour ne pas laisser dire que Kativo aurait eu le dernier mot.

- Allez ! fit le roi Wegdno, revenant vers nous. Vous pouvez rentrer en prison, à présent ; d'ailleurs, la nuit tombe, et elles sont plutôt fraîches dans la région, et je prends soin de mes prisonniers. ”

Sur un signe du roi, le garde nous ramena à la prison et referma la porte ; mais, comme je l'avais prévu, en raison du caillou glissé à l'endroit stratégique, elle ne s'emboîta pas tout à fait dans l'encadrement, et le loquet joua dans le vide sans refermer quoi que ce soit. Le garde partit sans s'apercevoir de rien, tandis que je m'admirais intérieurement.

Zago et Nello se couchèrent aussitôt et sombrèrent dans un profond sommeil, et je résolus de les imiter, tout en réglant mon alarme interne pour un réveil aux environs de minuit.

La lune brillait sur la campagne wostanienne lorsque j'émergeai du sommeil. Dans un état d'excitation certaine, je me levai, enfilai mes chaussures, tentai de refaire mon chignon aussi bien qu'il est possible de le faire dans le noir, et je m'empressai de réveiller mon frère et mon fiancé.

“ Qu'est-ce que c'est ? grogna Zago.

- Qu'est-ce qui se passe ? fit Nello.

- Levez-vous ! leur intimai-je d'un ton autoritaire. On s'évade !

- Comment ça, on s'évade ? demanda Zago. Notre tunnel n'est pas fini !

- Non, mais on s'évade tout de même, fis-je en me dirigeant vers la porte, à laquelle j'imprimai une légère poussée. Elle s'ouvrit sans montrer la moindre résistance.

- Qu'est-ce que...? Comment est-ce que tu...?

- Ce n'est pas le moment de poser des questions ! Venez, on s'en va.

- Attends... interrompit Zago. Tu es en train de nous dire que nous avons passé nos journées à creuser un tunnel pour rien ?

- Que tous nos efforts n'ont servi à rien ? renchérit Nello.

- Aminé, là, tu abuses ! Quand je pense que j'ai dû supporter pendant deux jours les reproches de ce...

- Comment ça, mes reproches ? s'indigna Nello. C'est moi qui ai dû supporter tes récriminations à longueur de temps !

- Chut ! leur intimai-je. Vous allez réveiller tout le village ! On s'en va, sans tambour ni trompette, et surtout sans dispute. En avant ! ”

Je pris la main de Nello et l'entraînai dehors avec toute la douceur qu'une jeune fille doit à son bien-aimé. Zago suivit en réprimant un bâillement.

Les étoiles resplendissaient sur le village endormi. Nello me désigna une masse sombre à quelque distance :

“ Là-bas, c'est les écuries, j'ai l'impression. On n'a qu'à prendre un cheval pour retourner plus vite au campement.

- Ma foi, vas-y, fit Zago, puisqu'on dirait que voler les chevaux des gens est devenu ta spécialité...

- Ah, pardon ! Le dernier, ce n'était pas du vol ! répliqua Nello. c'était un emprunt très provisoire justifié par un cas de force majeure ! Et puis, c'est ça ou retourner au camp à pied. ”

Son argument vainquit la résistance de ses auditeurs (Zago et moi) et nous nous dirigeâmes de concert vers les écuries, où dormaient quelques chevaux. Nello détacha en vitesse celui qui lui semblait le plus aimable, et l'enfourcha brusquement. Le cheval poussa un hennissement.

“ Vite, tout le monde à bord ! ” s'écria Nello en me saisissant la main pour me hisser sur le dos de l'équidé. Zago sauta en croupe, et Nello lança le cheval au triple galop hors de l'écurie, puis hors du village.

“ Pourvu que le hurlement de cet idiot de cheval n'ait réveillé personne, fit Zago. Sinon, c'est raté pour l'évasion discrète !

- On n'a pas le temps de vérifier ”, répondit Nello en tentant d'accélérer encore le cheval.

Des deux chemins qui quittaient le village, un seul pouvait raisonnablement conduire au bord de la mer, l'autre allant serpenter dans les montagnes à l'ouest. Nous l'empruntâmes donc, toujours à la même vitesse. Je m'agrippais du plus fort que je pouvais à mon Nello pour éviter de tomber du cheval, mais il ne restait plus grand-chose de mon chignon si soigneusement exécuté lorsque nous arrivâmes en haut de la petite colline qui surplombait la crique où nous nous attendions à trouver la flotte de Sendo et le campement.

La crique était déserte.

Plus un seul bateau sur l'eau, plus une seule tente sur le sable ; l'armée mengalo-manido-médiloro-sumadienne semblait s'être mystérieusement volatilisée.

Pour en avoir le coeur net, Nello lança le cheval en direction de la plage. Aucun doute n'était possible sur la question : l'armée était partie.

“ Cet idiot d'amiral a dû prendre le commandement et lever le camp sans nous attendre, pesta Zago en sautant du cheval. Je savais bien qu'on ne pouvait pas lui faire confiance !

- Si je me souviens bien, c'est pourtant exactement ce que tu lui ordonnais de faire dans ta lettre, intervins-je.

- Peut-être, mais en attendant, nous sommes dans de beaux draps ! Kativo sait que nous allons essayer de rentrer chez lui, le roi Wegdno ne va pas tarder à s'apercevoir que nous lui avons faussé compagnie, et maintenant voilà que notre armée nous laisse tomber ! Que faire ?

- Pour Kativo, répondis-je, sans être toutefois très sûre de ce que j'avançais, je n'ai pas l'impression qu'il soit au courant que nous essayons de retrouver sa femme. Il doit s'attendre à une attaque ou à un siège quelconque, et il va sans doute essayer de ramasser le plus de militaires possibles dans ses murs. Mais il ne s'attendrait pas à une intrusion discrète et un rapt d'Almira.

- Eh ! cria Nello. Regardez !

Il dirigea le cheval vers une grotte creusée par quelque événement naturel dans la paroi de la colline, tandis que Zago, qui en était descendu pour pester à son aise, suivait tant bien que mal à pied.

A l'entrée de la grotte, un autre cheval, attaché à un arbuste qui poussait là, mâchonnait nonchalamment un brin de paille provenant sans doute d'une botte posée à ses pieds. A proximité était couché un gros sac, qui, on s'en aperçut en regardant à l'intérieur, contenait l'intégralité de nos bagages, ainsi qu'une certaine quantité de provisions, une carte de la région et un petit lot d'épées de rechange.

“ Ah ! fit Nello, la larme aux yeux. Il y a tout de même quelqu'un qui a pensé à nous dans toute cette armée ingrate...”

- En selle ! s'écria Zago en sautant sur le dos du cheval attaché. Nous partons !

- Nous partons ? répétai-je, en tentant de charger tant bien que mal le gros sac derrière lui. Mais nous partons où ?

- A la forteresse de Kativo, bien sûr ! L'armée doit s'y trouver, et même si elle ne s'y trouve pas, nous avons une mission à accomplir, oui ou flûte ? En avant !!! ”

Zago lança son cheval à toute vitesse, tandis que nous remontions sur celui emprunté au roi Wegdno pour tenter de le rattraper.

Nos deux chevaux galopèrent ainsi tout le reste de la nuit, Zago et les bagages sur celui de devant, et Nello et moi sur celui de derrière.

D'après la carte, nous nous trouvions plutôt au sud de Wostania, le royaume de Wegdno ; et nous ne nous trouvions donc pas très loin au nord des collines dans lesquelles Kativo avait installé sa forteresse.

Au lever du soleil, Zago nous avait entraînés à l'autre bout de la plaine de Wostania, et nous nous trouvions déjà sur les contreforts des montagnes occidentales. Un chemin, entouré ici et là de quelques troupeaux de maisons, gravissait en zigzag les pentes de la colline, pour aller se perdre dans les brumes matinales à l'autre bout des montagnes, là où les pentes plongeaient brusquement vers le lit d'un fleuve aux eaux scintillantes.

“ Ca alors ! m'écriai-je, admirative. Je n'aurais jamais cru qu'un paysage barbare pouvait être aussi beau.

- Ma foi, fit Nello, cela vaut bien la forêt d'Altimonde. Si les habitants n'étaient pas aussi brusques et malpolis, la contrée serait tout à fait digne d'intérêt. Mais... (il désigna soudain de la main un point de la vallée en contrebas) Qu'est-ce que c'est que ça ?

- Nom d'un chien ! m'exclamai-je. Ce sont des gens... Combien parieriez-vous que le roi Wegdno et ses troupes se sont lancés à notre poursuite ?

- Bah, pourquoi veux-tu qu'il tienne tant à nous ? demanda Zago en haussant les épaules. Après tout, sans notre armée, nous ne présentons pas le moindre danger.

- Si tu étais roi, d'ailleurs tu l'es, et que tes prisonniers t'échappent pendant la nuit, est-ce que tu ne serais pas légèrement blessé dans ton amour-propre et est-ce que tu ne voudrais pas les récupérer à tout prix, ne serait-ce que pour des raisons de prestige personnel ? Moi, je te dis que ces gens en bas sont après nous.

- C'est possible, grommela Zago. Et si tu as raison, autant ne pas s'attarder ici. Même si le paysage est très joli, je te l'accorde. En avant ! ”

D'un commun accord, nous quittâmes notre belvédère pour rejoindre le chemin, à un galop modéré pour éviter de trop épuiser nos montures qui, après tout, auraient peut-être aimé se reposer un peu.

Nous longeâmes la vallée pendant quelques heures en direction du nord ; j'avais entrepris de surveiller ce qui se passait derrière nous, et je gardais constamment la tête tournée dans la direction inverse de celle que nous suivions. Ce qui, en plus de me causer un torticolis phénoménal, ne donna aucun résultat positif : à part les quelques maisons que nous dépassions de temps en temps, les alentours restaient totalement déserts.

Enfin, nous finîmes par parvenir au bord d'un précipice qui plongeait directement dans le val transversal à la plaine principale de Wostania, et où glougloutait tranquillement le fleuve entr'aperçu quelques heures auparavant.

“ Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Nello à Zago.

- Que veux-tu que j'en sache ?

- Ben, c'est toi qui as la carte...

- Attends, je regarde... (Zago déplia sa carte) D'après ce qu'il me semble voir sur cette carte, ce fleuve s'appelle Arknod... joli nom, ma foi... et si je ne m'abuse, pour arriver chez Kativo, il va falloir le traverser.

- Traverser, je veux bien, mais comment y arriver ? Ce précipice me semble rigoureusement indescendable.

- Le chemin y arrive, nous pouvons y arriver aussi. Allez, on y va ! ”

Pour plus de sécurité, Zago mit pied à terre, et amena son cheval sur le petit chemin escarpé qui tentait tant bien que mal de parvenir dans la vallée.

Comme à l'ordinaire, Nello et moi suivîmes sans discuter.

Heureusement, le parcours n'était pas aussi difficile qu'il n'en avait l'air, et, en dépit de quelques éboulements et avalanches diverses provoquées par nos pas incertains, nous arrivâmes tous les cinq en bas sains et saufs.

Les eaux du fleuve étaient glaciales, mais il n'était pas excessivement large, et sa traversée fut effectuée assez rapidement.

“ Voilà ! s'écria Zago. D'après ma carte, nous venons de passer la frontière de Wostania, et nous sommes à présent chez Kativo. Et s'il respecte les lois, ce qui est tout de même la moindre des choses pour un roi, Wegdno n'a plus le droit de nous poursuivre ! Nous sommes en sécurité !

- Que nous ayons passé la frontière, je veux bien, fis-je en tentant d'essorer le bas de ma robe qui, malgré toutes mes tentatives pour la préserver, avait tout de même trempé dans l'eau ; que Wegdno n'ait plus le droit de nous courir après, je veux bien ; mais je te signale que nous n'avons échappé à cet ennemi-là que pour entrer dans le territoire d'un ennemi encore plus embêtant ; alors, ne me parle pas de sécurité !

- Bon, bon, d'accord, mais c'est déjà une étape de faite, non ? Maintenant, nous n'avons plus qu'à dénicher la forteresse, qui devrait normalement se trouver juste de l'autre côté de cette rangée de collines.

Zago nous désigna du doigt (comme si nous n'avions pas été capables de nous en apercevoir nous-mêmes !) la rangée de collines en question, qui nous barrait le paysage au nord. Elle semblait beaucoup moins abrupte que celle que nous venions de descendre ; mais j'avais l'impression que le sommet se terminait par un mur de pierre qui courait tout le long de la montagne.

L'ascension du mur sud de la vallée de l'Arknod s'avéra moins ardue que la descente du mur nord ; et, à la nuit tombante du quatrième jour depuis notre évasion tranquille de la prison de Kativo, nous campions juste au pied du mur qu'il m'avait semblé apercevoir d'en bas : un authentique mur de pierre, haut de plusieurs mètres, et semblant totalement infranchissable.

“ Sans doute les défenses extérieures de la forteresse de Kativo, estima Zago.

- Ca m'est bien égal de savoir ce que c'est, répliquai-je, si tu ne peux pas me dire comment nous allons passer.

- Aucun problème, interrompit Nello, qui, pour sa part, était déjà assis au sommet du mur. Il suffit d'escalader cet arbre qui pousse à côté.

- Aucun problème pour toi peut-être, répondit Zago. Mais moi, je te rappelle que je ne suis pas natif de la forêt d'Altimonde et que mon expérience des arbres est très limitée. Et comment veux-tu que les chevaux empruntent le même chemin ?

Et puis, descends de ce mur, j'ai horreur de parler à des gens qui sont plus haut que moi !

- Bon, bon... (avec l'aide de l'arbre en question, Nello se laissa tomber sur le sol devant nous). Mais pour les chevaux, je dois avouer que tu as raison et que c'est un problème. Tant pis ! Il va falloir les abandonner ici.

- Comment ? m'écriai-je, horrifiée.

- Après tout, reprit Nello, il y a de l'herbe à volonté, et nous pourrions revenir les récupérer aussitôt la reine Almira libérée.

- D'accord... On va réfléchir. ”

Personnellement, j'avais trop sommeil pour pouvoir réfléchir à quoi que ce soit, et Nello et Zago avaient à peine entamé leurs délibérations depuis cinq minutes que je somnais dans le sommeil le plus profond.

On me réveilla brusquement au matin pour m'annoncer qu'il n'y avait pas de temps) perdre et qu'il fallait escalader le mur le plus vite possible. On avait finalement résolu de laisser nos montures paître tranquillement dans le pré au pied du mur, tandis que nous nous en irions affronter Kativo et sa garde dans la forteresse.

L'arbre qui avait eu l'excellente idée de s'installer contre le mur fut effectivement d'une grande utilité, et, avec l'aide de Nello qui, étant monté avant moi, me hissa en haut du mur, je pus bientôt contempler la forteresse de Kativo.

La surprise manqua me faire choir du mur, et je ne dus mon salut qu'à la main de mon bien-aimé qui me retint vigoureusement à ma place.

“ Qu'est-ce que tu as ?

- Je n'aurais jamais eu l'idée que c'était ça, la forteresse de Kativo, confiai-je.

- Ah bon, qu'est-ce que c'est ? demanda Nello qui, occupé qu'il avait été à essayer de me faire monter, n'avait pas encore eu le temps de jeter un regard au-delà du mur.

Il fut largement aussi surpris que moi.

“ Effectivement ! Je m'attendais à un château, des murailles indestructibles, des soldats qui patrouillent, enfin tout ce qu'on trouve d'ordinaire dans une forteresse censée être imprenable... mais pas à cela ! ”

Au-delà du mur, en effet, s'étendait à perte de vue un immense labyrinthe formé aussi bien de murs de pierre que de haies enchevêtrées dans tous les sens, formant une infinité de chemins qui se croisaient, s'entremêlaient, bifurquaient ou se rejoignaient, à moins d'aller finir en cul-de-sac contre une paroi. Au loin, à l'autre extrémité du labyrinthe, se dressait une petite famille de tours : sans doute la véritable forteresse, dissimulée derrière le gigantesque imbroglio de murs.

La forteresse de Kativo était bel et bien imprenable, et ce pour la bonne raison qu'il était impossible, à moins d'avoir un sens de l'orientation exceptionnel, d'y arriver sans se perdre.

“ Eh ! Vous deux, là-haut ! cria Zago, qui se trouvait toujours en bas près des chevaux. Est-ce que vous allez libérer le mur que je puisse monter ?

- On descend ! Envoie les bagages !

Usant de toute sa force, Zago lança en l'air notre gros sac, que Nello rattrapa de justesse et fit tomber de l'autre côté. Puis il escalada l'arbre à grand-peine, encombré par son épée qu'il avait remise à son côté aussitôt qu'il l'avait retrouvée dans le sac ; mais il parvint finalement en haut et fut aussi surpris que nous à la vue de l'aspect étrange de la forteresse.

Après quelque temps de contemplation, il fallut songer à redescendre rejoindre le sac de l'autre côté. Par chance, de ce côté-là également poussait un arbre, à quelque distance de l'endroit où nous nous trouvions. Nous pûmes donc bientôt retrouver le sol à l'intérieur même du repaire de Kativo.

Naturellement, puisque nous avions perdu notre observatoire privilégié du haut du mur, les tours de la forteresse avaient disparu à notre vue, mais nous gardions tout de même une petite idée de la direction dans laquelle elle se trouvait. Nous optâmes donc de concert pour un des chemins entourés de haies qui s'ouvraient devant nous.

“ Une minute, dit Zago. Nous sommes à présent en territoire ennemi, ne l'oubliez pas. Peut-être que Kativo estime que le labyrinthe est suffisant pour le protéger des intrusions, mais peut-être qu'il y a tout de même des soldats. Alors, Aminé, tu ferais mieux de mettre ceci.

Zago sortit du sac l'armure qu'il m'avait offerte à notre départ du château de la reine Zoé.

- Moi, mettre cette boîte de conserve ? protestai-je. Certainement pas ! ”

Enfin, je finis par céder, convaincue par le danger omniprésent ; et ainsi équipée, je suivis mes deux compagnons dans le couloir qui s'ouvrait devant nous.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer une bifurcation, dont aucune des deux branches ne semblait mener dans la direction de la forteresse. Il fallut néanmoins faire un choix ; après un quart d'heure de délibération, il se porta sur la branche de droite, et nous repartîmes dans le labyrinthe.

Nous errâmes ainsi un certain temps entre des rangées de buissons, des rangées de maisons (car le labyrinthe, même si nous n'avions pas encore croisé âme qui vive, n'était pas inhabité), des volées de marches et des empilements de murs ; et, en dépit des choix éclairés de Zago à chaque bifurcation, au bout de deux heures nous étions complètement perdus.

“ Où est passée la forteresse ? demanda Nello.

- Va savoir ! fit Zago d'un ton dépité.

- Félicitations pour ton sens de l'orientation, en tout cas !

- Comment, mon sens de l'orientation ? Le tien n'a pas été plus efficace, que je sache !

- Aminé ? Avec ton intuition féminine, tu ne saurais pas nous débloquent ?

- Moi ? Ma foi, je veux bien essayer. Prenons, heu... (estimant qu'il était impossible de nous perdre davantage que nous l'étions déjà, je désignai un passage au hasard) celui-là !

- C'est parti ”, fit Nello en s'avancant d'un pas décidé vers mon chemin.

Il allait s'engager dans l'étroit passage délimité par deux haies interminables, lorsque soudain un bruit nous fit dresser l'oreille à tous les trois : un cheval se dirigeait au galop vers notre bifurcation.

Nello, sans même prendre le temps de réfléchir, plongea dans la haie en m'entraînant avec lui, tandis que Zago, hésitant entre la fuite (qui lui semblait être la pire des lâchetés) et un affrontement courageux, restait planté au milieu de la bifurcation. Le pas du cheval approchait à présent régulièrement.

Lorsqu'il s'avéra qu'il n'y avait pas un cheval, mais plusieurs, qui se suivaient à quelque distance les uns des autres, Zago opta finalement pour la fuite ; mais, ayant totalement oublié dans quel passage nous étions partis (ils se ressemblaient tous), il disparut dans un autre.

Une troupe de cavaliers d'allure barbare passa au grand galop au milieu de la bifurcation sans paraître s'apercevoir que des intrus se dissimulaient dans la haie ; cependant, le dernier s'arrêta un instant à la hauteur de la pauvre cachette dans laquelle Nello et moi avions cru trouver un abri.

Inquiétée par le regard perquisiteur du soldat, je me reculai le plus possible dans l'enchevêtrement de branches du buisson, jusqu'à passer à travers et à basculer de l'autre côté. Et je m'aperçus que la forteresse de Kativo me réservait encore quelques surprises.

En effet, au lieu de choir sur le derrière dans le couloir voisin comme je m'y attendais, voilà que je tombais dans un trou. De ce côté, la haie était la bordure d'une profonde tranchée dont le fond se perdait dans l'obscurité.

Constatant la chute qui m'attendait, je ne pus m'empêcher de pousser un cri de terreur. Ce qui, naturellement, alerta le cavalier indiscret qui avait entrepris d'observer les environs.

Le soldat s'approcha du buisson dans lequel Nello était toujours dissimulé ; et à force d'observation, il finit par le découvrir et, à l'aide de sa lance, il lui ordonna de sortir de la haie.

Tout en jetant un dernier regard désespéré au précipice que venait de m'engloutir, Nello obtempéra, levant les mains en l'air.

Le cavalier le considéra d'un air intrigué, et descendit de son cheval sans cesser de menacer Nello de sa lance. Il allait prononcer quelque parole, semblait-il, mais il n'en eut pas le temps : à peine avait-il ouvert la bouche qu'il s'effondrait sur le sol, assommé.

Derrière se tenait Zago, un morceau de branche de buisson à la main, et l'air plutôt furieux. Nello demeura muet.

“ Tu attends qu'il se réveille ou que le reste de l'armée nous tombe dessus ? demanda Zago. Déguerpissons pendant qu'il en est encore temps ! Où est encore passée Aminé ?

- Elle est tombée dans le trou de l'autre côté de la haie !

- Comment ? Nom d'un chien ! Après les bandits, la voilà qui tombe dans des trous maintenant... Il doit être écrit dans mon destin qu'il faut que je passe mon temps à aller tirer ma soeur du pétrin. Allons-y ! Il n'y a plus qu'à aller la chercher maintenant !

- Attends ! Tu n'entends rien ?

- Si... Les chevaux reviennent ! Disparaissons ! ”

De fait, c'était bien la troupe de soldats qui, sans doute intriguée par la disparition de son arrière-garde, revenait inspecter les environs. Entendant

le bruit, Zago et Nello perdirent instantanément toutes leurs idées de voler à mon secours, pour penser d'abord à leur propre sauvegarde ; et, d'un commun accord, ils disparurent à toutes jambes dans le premier couloir venu, tandis que les cavaliers, découvrant leur collègue profondément endormi à côté de notre sac de bagages, commençaient à se poser des questions.

Quant à moi, après quelques minutes passées sans connaissance, je ne tardai pas à me réveiller au fond de la tranchée où j'avais atterri après mon brusque départ de la haie supérieure. La tranchée sortait d'un tunnel qui devait ramper sous notre bifurcation, avant de perdre en une ligne sinueuse entre deux talus surmontés de haies. Quelque ingénieux que fût l'aménagement, il ne fallait pas oublier que les terres de Kativo étaient avant tout des collines ; et, à ce titre, elles pouvaient bien se permettre quelques accidents de terrain.

Je me relevai, constatai que mon armure avait protégé ma tête d'une grosse pierre qui poussait là, et adressai en pensée de vifs remerciements à Zago qui avait eu l'excellente idée de me forcer à la mettre ; puis, prenant mon courage à deux mains, je me relevai et, devant l'impossibilité de remonter les talus, entrepris de descendre la tranchée, m'éloignant du tunnel.

Bientôt, les parois s'abaissèrent, et je débouchai sur une petite plaine ensoleillée, qui formait en quelque sorte une clairière dans la forêt de murs et de haies qu'était le labyrinthe de Kativo. J'avais devant moi un grand champ de blé, à l'autre bout duquel dormaient tranquillement quelques maisons. Un mur de pierre, percé de nombreuses entrées, entourait en un large cercle champ et village, signe que malgré l'éclaircie, je me trouvais toujours dans le labyrinthe.

Comme me le signala aussitôt mon esprit après une rapide réflexion, je me trouvais dans une zone agricole, occupée par des paysans ayant la dure tâche de nourrir Kativo, Almira et toute la garnison.

Or, ceci impliquait forcément la présence de travailleurs dans les environs, qui seraient peut-être soupçonneux à la vue d'une inconnue en armure. Et je désirais rester discrète.

Avec une pensée désolée à Zago, je fis donc cadeau de mon armure à un épouvantail qui végétait au bord du champ, et m'éloignai tranquillement, restant une inconnue suspecte peut-être, mais une inconnue suspecte ressemblant plus à une paysanne qu'à un soldat, et à ce titre légèrement moins suspecte.

Je fis le tour du champ pour gagner l'entrée qui me semblait la plus sympathique parmi celles qui perçaient le mur d'enceinte. Je n'avais aucune idée de la direction qu'il fallait emprunter pour retrouver Zago et Nello, et encore moins de celle dans laquelle pouvait se trouver la forteresse. Aussi me fiais-je entièrement à mon intuition féminine.

Pendant qu'après quelques hésitations, je m'engageais dans un des escaliers qui remontaient de la petite plaine agricole, Nello et Zago, ayant acquis la certitude que la troupe de cavaliers n'était pas à leurs trousses, s'arrêtaient enfin après une course effrénée dans les couloirs du labyrinthe, complètement essoufflés.

“ Ouf... haleta Nello. Merci de m'avoir sauvé, en tout cas...”

- Je n'allais tout de même pas te laisser alerter toute la garnison par ton incompetence ! Bon, qu'est-ce qu'on fait à présent ?

- Oh, je pense que rester ici au milieu d'un couloir ne serait pas d'une grande utilité. Nous n'avons qu'à continuer dans la même direction jusqu'à la prochaine bifurcation ; nous verrons bien où cela nous mènera. ”

D'un pas plus calme cette fois, ils se remirent donc en route, jusqu'à atteindre un point où le couloir se séparait en deux.

“ Nous voilà à la prochaine bifurcation, nota Zago. Et maintenant ?

- On prend à droite, ou on prend à gauche. On peut aussi se séparer si l'on veut explorer les deux directions et éviter de se disputer. Mais ça ne me paraît pas la meilleure solution. Tu peux faire n'importe quelle idiotie si je ne suis plus là pour te surveiller.

- Certainement pas plus que tu n'en feras, toi ! Et d'abord, je commence à en avoir assez de ton insolence. N'oublie pas que je suis le roi et que tu n'es que le garde du corps de ma soeur ! Et si tu persévères, je crois que ta solution est la meilleure après tout. Tu prends à gauche, je prends à droite, et bon débarras !

- Mais, je...

- Pas de “mais, je ” ! On ne conteste pas les ordres du roi.

- Bon, bon... Mais comment est-ce que nous allons nous retrouver ?

- Si tu n'es pas capable de retrouver ton chemin, tant pis pour toi. Essaie d'abord de retrouver Aminé et la reine, et nous verrons ensuite. Allez, à plus tard ! ”

Zago s'élança d'un pas décidé dans le couloir de droite, tandis que Nello, après quelques secondes de réflexion, s'engageait dans celui de gauche avec un haussement d'épaules.

Ce couloir descendait en pente douce entre deux rangées de buissons de plus en plus hautes, jusqu'au moment où Nello se trouva marcher entre deux hauts murs de pierre, dans une étroite vallée tranchée dans les collines. La vallée ne cessa de s'étrécir et d'accroître sa pente, au point que Nello se demanda comment des soldats de Kativo pouvaient emprunter ce chemin avec armes et bagages sans qu'il se produisît un monstrueux carambolage. Mais Nello, qui était seul, n'eut pas de mal à y progresser ; et il parvint bientôt à un point où les deux murs rocheux qui bordaient le chemin disparurent brusquement, et la vue se trouva dégagée sur tout le paysage alentour.

Nello se trouvait presque au sommet d'une falaise, fin orientale des collines de Kativo. Au-delà, s'étendait dans toute sa majesté la mer de Manidie, qui scintillait sous le soleil ; et à l'horizon, on pouvait même distinguer les côtes médiloriennes et le moutonnement bleu de la forêt d'Altimonde. Après avoir versé une larme à la vue de son pays natal, Nello reporta son regard en dessous de lui : là s'étendait une petite crique, où était construit un appontement près duquel dormait un superbe bateau, aux voiles brodées des armes de Kativo. A n'en pas douter, il s'agissait là de son navire personnel, ancré dans ce petit port secret à quelque distance de celui où stationnait sa flotte de guerre.

On accédait à la crique par le même chemin qu'avait emprunté Nello, et qui serpentait dans la falaise pour aller s'arrêter précisément devant le ponton.

Enthousiasmé par cette découverte intéressante, mais jugeant qu'elle n'avait pas pour le moment une grande utilité, Nello entreprit de rebrousser chemin, tout en notant soigneusement l'itinéraire emprunté. Vivre dans la forêt d'Altimonde, majestueux enchevêtrement de ronces et d'arbres divers, nécessitait un certain sens de l'orientation ; aussi Nello n'avait-il en général pas de mal à fixer les lieux dans sa mémoire. Il erra encore un certain temps dans le labyrinthe, essayant de dénicher soit moi, soit la reine Almira, soit à la rigueur Zago ; et le hasard voulut qu'il ne rencontra personne avant un certain temps.

Cependant, Zago errait tranquillement dans les multiples embranchements du labyrinthe, gardant néanmoins une main sur la poignée de son épée en cas d'attaque ou d'embuscade qui, dans cette hostile terre ennemie, étaient toujours possibles.

Cependant, les patrouilles de Kativo n'avaient pas l'air de vouloir se manifester ; et Zago progressait, si tant est que l'on pût progresser en tournant en rond comme il le faisait, sans encombre.

Soudain, il dressa l'oreille : à quelque distance de là retentissaient des cris, des jurons et des cliquetis d'armes ; il semblait qu'une bataille d'une certaine importance se déroulait non loin de lui, sans doute dans un couloir voisin. Certes, dans un labyrinthe, il est tout à fait possible qu'il faille parcourir des kilomètres pour atteindre un point situé juste de l'autre côté d'un mur ; mais, s'il était sans doute impossible à Zago d'aller prouver sa vaillance dans cette escarmouche voisine, l'entendre prouvait au moins une chose : des hommes de sa propre armée se trouvaient dans le labyrinthe et livraient un combat aux habitants de l'endroit. Ce qui était après tout plutôt rassurant.

Zago rajusta donc son épée, et fit tout ce qu'il put pour avoir l'air d'un général et non d'un barbare au cas où il rencontrerait de ses soldats, et reprit son chemin.

Il parvint bientôt dans un petit cercle formé par une haute haie, cercle certes bien moins grand que celui auquel j'avais eu affaire, et dont la circonférence était à peine celle d'une tour de moyen calibre. Il parvenait au milieu du cercle, l'esprit tranquille, lorsque soudain, une main l'entoura, tandis qu'une autre s'emparait de son épée. Zago tenta en vain de se retourner pour apercevoir l'agresseur (bien qu'il n'y eût guère de doute qu'il s'agissait d'un barbare quelconque) ; mais ce dernier maintenait son étreinte avec tant de force qu'il était impossible à Zago de faire le moindre mouvement. Mais soudain, l'étreinte se relâcha, l'épée de Zago tomba à terre, en même temps que le soldat qui l'avait attaqué. Tout en récupérant son épée, Zago se retourna vivement, pour se retrouver face à Nello, qui venait d'assommer héroïquement l'agresseur.

“ Mais qu'est-ce que tu fabriques ici ? interrogea Zago, stupéfait.

- Je te sauve la vie ! Quelle question ! Et je peux te retourner ton compliment de tout à l'heure : je n'allais pas te laisser te faire capturer pour faire apprendre bêtement notre présence à Kativo !

- Dans ce cas, je ne te remercie pas, puisque tu n'as fait que régler ta dette de tout à l'heure et nous empêcher des ennuis.

- Mais apparemment, cela ne nous vaut rien d'aller chacun de notre côté. Je crois que tu vas encore devoir me supporter jusqu'à ce qu'on retrouve Aminé.

- D'accord... grommela Zago, tout en remettant au fourreau son épée. C'est reparti ! ”

Ensemble, encore que sans trop s'adresser la parole, ils reprirent donc leur chemin dans les couloirs.

“ Dis donc, remarqua Nello, j'ai l'impression que nous sommes arrivés dans une région plutôt soldateuse. Sans compter celui qui t'a sauté dessus, tu n'as pas entendu des bruits de bataille, tout à l'heure ? Cette expédition risque d'être plutôt dangereuse...

- C'est possible, mais ma foi, tant pis. Il va falloir s'en accommoder. Et si... ”

Zago n'eut pas le temps d'achever sa phrase : au même moment, un cri retentit, et un colossal capitaine barbare bondit de la haie devant eux, tandis que tout un groupe de soldats se massait derrière eux.

“ Haha ! commença le capitaine. (ce qui, même si Zago et Nello ignoraient tout de la langue locale, se comprenait très aisément)

- Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Nello.

- Sachez, bande de barbares, cria Zago, que le roi des Mengaliens ne se rendra jamais ! Plutôt mourir en combattant vaillamment !

- Euh... tu es sûr ? fit Nello, pas entièrement convaincu.

- Si tu es un lâche, ça te regarde. Mais moi, j'ai bien l'intention de me battre jusqu'à la fin. Venez donc si vous l'osez ! Je vous attends ! ”

Zago resserra la main sur son épée, tandis que Nello, qui n'en avait pas, s'emparait d'une branche qui traînait sur le sol en attendant que quelqu'un s'en servît pour assommer ses attaquants. Et, cependant, les soldats barbares avaient apparemment entrepris d'attaquer, et se rapprochaient inexorablement de leur cible....

Tandis que ces événements dramatiques se déroulaient à l'autre bout du labyrinthe, je parvenais quant à moi à une grande porte formée par deux arbres majestueux et située au bout de mon couloir. Au-delà se dressait un château de pierre tout aussi majestueux, coiffé de tours altières ornées de créneaux derrière lesquels pouvaient très bien se dissimuler des ennemis prêts à me tirer dessus. Car, à première vue, il s'agissait probablement de la forteresse de Kativo, que je venais enfin d'atteindre après toutes ces tribulations et errances.

Maintenant, il s'agissait de mettre la main sur la reine Almira. Où pouvait-elle donc résider dans ce peuple de tour et de murailles que j'avais devant moi ?

Soudain, mon regard se posa sur une tour isolée qui se dressait à quelques mètres du reste du château, et la réponse à ma question s'imposa instantanément à mon esprit.

Tout en restant le plus près possible de la haie, je m'approchai discrètement de la tour solitaire, qui était entourée d'un petit mur circulaire pour renforcer encore l'isolement du malheureux édifice.

Une porte était découpée dans le mur ; mais elle était fermée, et, de toute façon, lorsqu'on s'apprête à s'introduire furtivement dans une tour pour enlever une reine, on ne peut décemment pas passer par la grande porte. J'entrepris donc courageusement d'escalader le mur.

Heureusement pour moi, qui n'avais jamais été une spécialiste de l'alpinisme, il n'était pas excessivement haut et une décoration de lierre qui le recouvrait de la tête aux pieds facilitait grandement l'ascension. Une fois au sommet du mur, je pus contempler la tour dans son ensemble ; mais tout à coup, je sursautai : la porte du bâtiment, qui était de facture semblable à celle du mur (pour ceux intéressés par l'architecture barbare) était en train de s'ouvrir...

Elle finit par s'ouvrir pour de bon, et Kativo en personne sortit de la tour, son heaume sous le bras, revenant sans doute d'une visite à sa femme. Il referma soigneusement la porte à clé, s'engagea sur le chemin qui menait à l'ouverture du mur, tout en sifflotant joyeusement.

Je n'avais contre Kativo aucune rancœur personnelle (encore que je lui eusse difficilement pardonné le regard méprisant qu'il m'avait jeté chez le roi Wegdno) ; mais en passant devant moi, il ne pourrait manquer de m'apercevoir, ce qui ne m'apporterait vraisemblablement que des ennuis.

C'est pourquoi je décidai en une fraction de seconde de ne pas faire de quartier ; et, alors qu'il passait en dessous de moi, je lui bondis dessus et l'assommaï impitoyablement.

Ce n'est qu'une fois le malheureux traître étendu à mes pieds que je commençai à regretter mon geste. " Désolée, fis-je sincèrement. Moi qui me prenais pour une pacifique... "

Puis, sans pour autant cesser de regretter de devoir agir comme une criminelle, je procédai à une légère fouille dans les vêtements de Kativo pour mettre la main sur la clé de la tour, et je m'en allai ouvrir la porte.

Elle donnait sur un escalier, que je montai tout en surveillant les alentours d'un oeil attentif. Sachant que l'on enferme en général les reines au dernier étage, je dédaignai tous les paliers intermédiaires et montai d'un trait jusqu'à ce que l'escalier se terminât, juste devant une troisième porte toujours aussi semblable aux autres et qui semblait s'ouvrir avec la même clé. Par mesure de politesse, je frappai trois coups.

“ Sortez ! me répondit une voix féminine à l’intérieur. Nous avons convenu qu’une visite par jour suffisait largement.

- Pardon ? fis-je.

- Mais... fit la voix. Qui êtes-vous ?

- Pas Kativo, si vous voulez savoir, répondis-je. Ni même une de ses servantes. Si vous voulez le savoir, je m’appelle Aminé, et je suis la soeur de Zago, le roi des Mengaliens.

- Le roi des quoi ? Jamais entendu parler. Je suis désolée, mais je n’ouvre pas ma porte aux inconnus.

- Vous faites comme vous voulez, mais je vous signale que j’ai la clé et que j’entrerai si je le veux. ”

Joignant le geste à la parole, je tournai la clé dans la serrure et poussai la porte. Derrière, la reine Almira (je ne voyais pas qui ç’aurait pu être d’autre) se leva brusquement de son fauteuil. A ma grande surprise, elle semblait très jeune, plus qu’il n’est habituel aux reines qui ont déjà subi deux maris successifs. (J’appris plus tard qu’elle avait à peine seize ans lorsque Meldo l’avait prise pour épouse, ce qui expliquait très bien la chose)

“ Enfin, qu’est-ce que... commença-t-elle.

- Rien de bien important, votre Majesté. Je viens vous libérer, si vous voulez bien.

- Oh, cela ne me dérange pas. Mais comment se fait-il... ?

- Mission du roi Meldo. Tout mort qu’il fût, il supportait mal de vous voir mariée à son traître de frère. Alors, il a ordonné au mien de venir vous libérer, et c’est ce que nous avons fait ; nous avons envahi la forteresse.

- Envahi ? Mais combien êtes-vous ?

- Heu... fis-je. Trois exactement...

- Vous parlez d’une invasion ! s’esclaffa la reine.

- Mais nous avons aussi une armée qui doit être quelque part dans les environs ! dis-je, indignée du fait que l’on ose se moquer de notre mission.

- Et où et qui sont les deux autres ?

- Heu, perdus quelque part dans le labyrinthe, sans doute... Ce sont mon frère, le roi, et mon fiancé... enfin, pas officiellement mon fiancé, mais presque.

- Ah, vous avez un fiancé ? J’en suis ravie pour vous. Moi, j’ai déjà eu deux maris, mais jamais un qui m’aime correctement. Kativo était bien amoureux de moi, au départ, mais maintenant il ne se préoccupe plus que de faire sa guerre et me retenir prisonnière ici.

- Alors, cela ne vous dérange pas qu’on s’évade ?

- Pas du tout, mais pour aller où ? Dans ce labyrinthe, nous nous perdrons aussitôt.

- Nous pouvons déjà aller au moins jusqu’aux champs. J’ai bien retenu le chemin en venant, et il me semble qu’ils ne sont pas très loin du bord.

- Entendu, allons-y. Nous verrons plus tard la suite. ”

La reine Almira se recoiffa brièvement, ajusta sa couronne sur sa tête, et me suivit dans l’escalier.

Dehors, Kativo était toujours plongé dans un profond sommeil.

“ Oh, mon Dieu ! s’écria la reine Almira. Vous n’avez pas assassiné mon mari, tout de même ?

- Non, rassurez-vous. Juste assommé.

- Tant mieux. Est-ce que cela vous dirait de le faire prisonnier dans la tour en attendant que des gens de vos amis viennent le récupérer ? Moi, cela me réjouirait de lui faire subir ce qu'il m'a fait subir.

- Allons-y. ”

A deux, nous nous emparâmes de Kativo pour le transporter jusque dans la tour, que je refermai soigneusement à clé. Puis, considérant son heaume qui traînait toujours par terre :

“ Vous pourriez peut-être le mettre, Almira ? Ca éviterait de vous faire reconnaître par des soldats de Kativo ou quelque chose comme ça...

- Bonne idée, ma foi, dit la reine en se coiffant du casque de son mari. L'on fait encore des gens intelligents de l'autre côté de la mer ; c'est tant mieux. Allons-y ! ”

La clé servant également à ouvrir la porte du mur d'enceinte, cela nous évita d'avoir à l'escalader pour nous en aller. Nous repartîmes donc d'un pas tranquille dans la direction des champs, moi devant à essayer de retrouver le chemin tout en pensant à la tête que ferait Zago lorsqu'il apprendrait que j'avais libéré la reine sans même avoir besoin de lui, et Almira derrière avec son heaume sur la tête.

Nous cheminions ainsi sans problème apparent, lorsque soudain, un bruit de pas se fit entendre.

“ Dites, vous n'entendez rien ? demandai-je à la reine.

- Si, pourquoi ?

- Il y a des gens qui arrivent dans ce couloir... Qu'est-ce qu'on fait ?

- Derrière nous, la forteresse et toute la garnison qui doit être en alerte... Devant nous, des arrivants qui ne m'inspirent rien de bon... Alors ?

- Alors, ni l'un ni l'autre ! criai-je en tirant Almira par le bras pour l'entraîner dans un couloir transversal qui s'éloignait du chemin vers la droite.

- Héééé ! cria Almira. Où est-ce que vous m'emmenez ?

- Je ne sais pas mais c'est la seule solution ! ”

Nous partîmes en courant dans le couloir annexe, tandis que dans celui que nous venions de quitter, toute une escouade de soldats barbares s'avancait d'un pas mécanique.

A la première bifurcation, je choisis un chemin au hasard, entraînant toujours la reine derrière moi, et nous continuâmes à l'aventure dans le labyrinthe

“ Et maintenant ? demanda Almira (sans cesser de courir). Où est-ce qu'il est, votre chemin ?

- Je ne sais plus... Nous avons tourné en rond, là, j'ai l'impression.

- Alors ?

- Que voulez-vous qu'on fasse ? On continue !

- Hé ! Mais... Attendez-moi, Aminé ! ”

Toujours en courant, bien qu'il n'y eût aucun ennemi à l'horizon, nous parcourûmes ainsi une bonne partie du labyrinthe, jusqu'à parvenir à un endroit où le couloir que nous avons pris se terminait brusquement par une haute haie feuillue.

“ Il ne manquait plus que ça ! m'écriai-je. Un cul-de-sac, maintenant !

- On retourne en arrière ? proposa Almira.

- Pas question ! Nous n'avons pas fait la moitié du labyrinthe en courant comme des folles pour retourner bêtement en arrière au moindre cul-de-sac qui se présente !

- Mais...

- Ce n'est qu'une haie ! On n'a qu'à passer à travers ! Venez, Almira, on traverse. ”

Et, joignant le geste à la parole, je m'engageai dans la haie. Laquelle s'avéra bientôt être touffue et plutôt épineuse, ce qui me fit aussitôt regretter cette idée saugrenue.

Je la regrettai d'autant plus lorsque, émergeant de l'autre côté, j'aperçus une épée à quelques centimètres de ma tête.

“ Haaa ! fis-je, rebroussant chemin avec toute la vitesse possible.

- Mais... fit derrière moi la voix du propriétaire de l'épée. Aminé ! C'est toi ?

Je me retournai vivement et ma peur se mua en une joie indescriptible, pour la bonne et simple raison que l'individu qui tenait l'épée n'était autre que Nello.

“ Nello ! m'écriai-je.

- Aminé ! s'écria-t-il en laissant tomber son épée.

Naturellement, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre comme le font habituellement les gens qui s'aiment et qui se retrouvent après avoir erré séparément toute une journée dans un labyrinthe. Puis, constatant que Nello n'avait pas l'air trop inquiet et qu'il ne devait donc pas y avoir trop d'ennemis dans les parages, je lançai à Almira qui attendait toujours de l'autre côté :

“ Vous pouvez venir, votre Majesté, il n'y a aucun danger ! ”

Almira franchit la haie avec précaution (non sans pester contre les épines qui prirent un malin plaisir à mettre sa robe en lambeaux) et je pus, sans pour autant lâcher Nello, faire les présentations :

“ Nello, Almira, Almira, Nello.

- Enchanté, fit Nello.

- Moi de même, fit Almira en ôtant son heaume.

- Ca suffira pour les mondanités, fis-je. Et Zago ?

- Ton frère est un héros ! s'écria Nello avec enthousiasme. Nous avons été attaqués ici même par des soldats de Kativo, et il m'a sauvé la vie une bonne demi-douzaine de fois avant de les mettre en fuite...

- Ah ? Je ne l'en aurais jamais cru capable... Et où est-il, au fait ?

- Juste derrière. Il s'est fait assommer par un barbare... rien de très grave apparemment, il s'en remettra, mais il est évanoui. Alors, je monte la garde depuis tout à l'heure en attendant qu'il se réveille. Je me suis permis de lui emprunter son épée pour ce faire. ”

Je jetai un coup d'oeil derrière Nello : Zago était effectivement là, adossé au mur qui bordait le couloir, un bandage sommaire autour de la tête et apparemment sans connaissance. Mais précisément au moment où je m'approchais de lui, il ouvrit un oeil, puis deux, et me lança d'une voix faible :

“ Salut, Aminé... Alors, qu'est-ce que je te disais avant, quand tu voulais que je passe ma vie à pêcher ? Tu vois bien que je suis parfaitement capable d'être un héros comme tout le monde !

- Oui... Bon, je suis désolée d'avoir douté de tes capacités. Ca te va comme excuses ? Et, au fait, est-ce que tu vas bien au moins ?

- Aussi bien que peut aller quelqu'un qui a reçu un coup de massue barbare sur la tête... Enfin, pas trop mal... Ton amoureux a été assez héroïque aussi, je dois l'avouer...

- Penses-tu ! fit Nello avec modestie.

- Si, si... Mais... Aminé, cette dame avec toi, ce ne serait pas...

- La reine Almira, exactement. Si tu veux, je t'explique...

- Pas besoin d'explication ! Je comprends, Nello, que pendant que nous perdions notre temps à nous sauver la vie mutuellement, mademoiselle ma soeur accomplissait ma mission à ma place !

- Désolée, m'excusai-je.

- Ah, non ! interrompit la reine Almira, que j'avais complètement oubliée. Ne me dites pas que vous êtes désolée de m'avoir fait évader de ma tour et d'avoir enfermé Kativo dedans à ma place...

- Ah, parce qu'en plus tu as... fit Zago.

- Parfaitement, reprit Almira. Mais vous y êtes également pour beaucoup, puisqu'il paraît que c'est vous qui avez tout organisé. Vous avez réellement tout d'un héros, Zago.

- Vous trouvez ? fit Zago en regardant Almira, qui lui rendit son regard.

- Naturellement, répondit-elle avec un sourire.

- Heu, dites, interrompis-je. C'est bien joli tout ça, mais maintenant, que faisons-nous ? Toute la garnison de Kativo doit être après nous et nous sommes complètement perdus...

- Dites, tout le monde ! s'écria Nello comme s'il venait d'avoir une idée géniale (c'était d'ailleurs le cas). Je sais où est ancré le navire personnel de Kativo ! Puisque lui est enfermé dans une tour et qu'il n'en aura donc pas grand usage, nous n'avons qu'à le prendre pour retourner de l'autre côté de la mer !

- Ma foi, pourquoi pas ! acquiesçai-je. Allons-y ! Zago, Almira, vous venez ? ”

Je me retournai et constatai que depuis tout à l'heure, le roi des Mengaliens et l'ex-reine de Sumadie étaient occupés à se regarder mutuellement sans sembler se préoccuper d'autre chose. A mon appel, ils semblèrent se réveiller brusquement d'un rêve profond ; Almira saisit les mains de Zago pour l'aider à se relever, et ils nous rejoignirent avec empressement (encore que la démarche de Zago fût quelque peu chancelante en raison de son coup sur la tête ; mais comme Almira lui prit le bras pour l'aider à marcher, cela réglait la question)

Sous la conduite éclairée de Nello, qui se remémorait très bien l'itinéraire, nous rejoignîmes le petit chemin descendant qui menait à la petite crique où était toujours amarré le monumental navire, comme nous le constatâmes en arrivant à l'endroit où le chemin débouchait brusquement sur la falaise.

“ C'est bien le bateau de mon mari, confirma Almira.

- Mais... fis-je. Il est gardé, le bateau ! Il y a un soldat près de la passerelle... Comment allons-nous passer ?

- J'ai une idée, répondit Almira. Chacun son tour après tout ! Zago, vous êtes mon mari.

- Moi ? Votre mari ? fit Zago, quelque peu surpris.

- Oui ! Vous mettez ce heaume, vous rajustez un peu votre cape et vous prenez un air hautain et dédaigneux ; il n'y aura aucune raison pour qu'on ne vous prenne pas pour Kativo. Moi, je confirmerai tout ça par ma présence à vos côtés. Aminé, vous êtes ma femme de chambre - remettez votre chignon correctement, ayez un peu de sérieux ! Et vous Nello, vous ferez le valet de mon époux.

Je ne vois pas pourquoi ce brave garde en bas, dévoué corps et âme à Kativo, refuserait de laisser passer son seigneur et maître qui désire faire faire une petite promenade en mer à son épouse qui se languit dans sa tour. Et voilà !

- Ma foi, ça m'a l'air d'une très bonne idée, apprécia Nello. On y va ? ”

Nous y allâmes. Zago coiffa le heaume de Kativo, et nous descendîmes le chemin qui serpentait dans la falaise jusqu'à l'embarcadère. Notre groupe s'avança d'un pas tranquille et assuré jusqu'au soldat. Ce dernier, nous voyant arriver, se plaça en travers de la passerelle et lança :

“ Halte !

- Comment ça, halte ? dit Zago (d'une voix caverneuse en raison du heaume). Vous ne me reconnaissez pas ?

- Oh ! C'est vous, monseigneur ? Veuillez m'excusez... Il faut se montrer très prudent ces temps-ci, il paraît que des ennemis rôdent dans le coin .

- De là à me prendre pour l'un d'eux ! fit Zago en prenant un ton indigné.

- Avez-vous l'intention d'aller en mer ?

- Oui... Mon épouse ici présente manifestait le désir, tout à fait compréhensible, de sortir un peu du palais. Nous partons donc pour une simple promenade avec seulement deux domestiques, comme vous pouvez le constater. Retirez-vous du chemin que je puisse passer !

- Naturellement, monseigneur... balbutia le garde impressionné par la prestance de notre pseudo-Kativo. Mais pourquoi gardez-vous votre casque ? Il n'y a pas d'ennemi sur le bateau, vous pouvez l'enlever...

- Heu... hésita Zago. Pas question ! La dernière fois que je suis monté sur un bateau, j'ai failli avoir le crâne fracassé par une poulie qui s'est détachée. Alors je prends mes précautions ! Allez, écartez-vous maintenant.

- Volontiers, monseigneur ”, dit révérencieusement le soldat en se retirant de la passerelle. Nous montâmes sur le bateau en riant sous cape (ou sous heaume selon les cas) tandis que le garde restait au garde-à-vous derrière nous.

“ Levez l'ancre ! hurla Zago.

Nello et moi déployâmes toutes nos forces pour retirer du sol le lourd ustensile ; le bateau s'ébranla.

- Mais... cria tout à coup le soldat resté sur la plage. Vous n'avez pas d'équipage !

- Aucune importance ! lui répondit Zago. J'ai été marin dans ma jeunesse ! Le vent souffle de façon tout à fait convenable ! A plus tard fidèle soldat !

- C'est vrai ça, fis-je remarquer à Zago. Je n'y avais même pas pensé, mais nous ne sommes que quatre pour manoeuvrer tout un gros bateau...

- Ca suffira ! m'assura mon frère. D'accord, ce n'est pas tout à fait la même chose que ma barque de pêche, mais je suis un marin tout de même ! Allez ! Aminé ! Nello ! Levez les voiles ! Et que ça saute ! ”

Nous nous exécutâmes à grand-peine ; mais enfin, les voiles furent levées, et le vent les gonfla vite pour nous éloigner à une vitesse raisonnable de la forteresse de Kativo, de cet hostile côté de la mer, et de tous nos ennuis.

“ Hourra ! hurla Zago une fois hors de portée de voix du soldat sur la plage. J’ai réussi ! ”

Après quoi il chancela et manqua s’effondrer, son état de fatigue ne lui permettant pas encore de pousser des cris pareils sans conséquences notables. Mais il se rattrapa au bastingage, et tenta de paraître malgré tout en parfaite santé. La reine Almira, qui se tenait à deux mètres de lui, lui jeta un regard apitoyé et se rapprocha encore.

Nous fîmes ainsi un voyage fort agréable, à peu de choses près. Ce peu de chose était que, Nello souffrant toujours autant du mal de mer, Zago étant trop occupé au poste de capitaine et la reine Almira étant un bien trop précieux pour qu’on se permît de la faire travailler, je formais pour ainsi dire la totalité de l’équipage du navire. Heureusement, le vent était assez gentil avec nous et les manoeuvres n’étaient pas excessivement difficiles ; mais il était naturellement impossible de poster quelqu’un à la vigie. Aussi ne nous aperçûmes-nous que trop tard qu’un bateau de guerre s’approchait de nous ; et il était déjà pratiquement accroché au nôtre lorsque nous nous rendîmes compte qu’il était rempli à ras bord de soldats à l’air hostile et qu’il s’apprêtait à nous aborder.

Zago récupéra son épée et se coiffa du heaume de Kativo ; Almira se dissimula derrière le mât, et je me dissimulai derrière Nello qui tentait tant bien que mal de dissimuler sa peur. Depuis l’autre bateau, on lança des grappins qui vinrent accrocher notre bastingage, et les deux bateaux se percutèrent brusquement, manquant faire tomber tout le monde d’un côté comme de l’autre. Une fois la secousse passée, un cri de triomphe retentit, et un homme barbu en armure sauta sur notre navire, une épée à la main et un grand sourire aux lèvres.

“ Aha ! fit-il, l’air extrêmement satisfait. On te tient, Kativo !

- Mais... nous écriâmes-nous de concert, Zago, Nello et moi. Amiral ?

Il s’agissait en effet du brave capitaine sumadien que le roi des Mengaliens avait bombardé au haut rang d’amiral pour le remercier de son aide, et qui nous avait fidèlement secondés du Port aux plages de Wostania.

“ Mais... fit lui aussi l’amiral. La princesse Aminé et son garde du corps ? Et vous, vous êtes...

- Naturellement, c’est moi ! lança Zago en ôtant son casque. Qui vouliez-vous que ce soit ?

- Zago ! s’écria l’amiral. C’est vous ? Je vous prenais pour Kativo ! Après tout, vous êtes sur son bateau et vous aviez son heaume sur la tête... Tout le monde peut se tromper ! Mais je suis extrêmement heureux de vous revoir. On vous croyait mort !

- Quoi, vous aussi vous me croyiez mort ? Après Lenko, vous... Mais pourquoi voulez-vous tous que je meure ? Je vais finir par croire que cela vous ferait plaisir !

- Non, bien sûr, mais... Les barbares ne font pas de quartier à leurs prisonniers, d’ordinaire...

- Eh bien, dit Zago, nous sommes tombés sur un qui en faisait. Et vous, qu’est-ce que vous étiez devenu ? Où est-ce que vous étiez passé avec l’armée ?

- Eh bien, commença l’amiral, lorsque vous avez disparu tous les trois, nous avons tout de suite pensé que vous aviez été capturés par Wegdno et ses hommes. Oh, nous avons bien attendu un peu, mais au bout de deux jours, nous avons désespéré de votre retour. Comme je vous l’ai dit, les barbares n’ont pas l’habitude d’épargner les gens qu’ils capturent. Alors, j’ai pris l’initiative de continuer votre

mission sans vous. J'ai pris le commandement, et nous sommes partis par mer, pour ne pas trop alerter les barbares des montagnes au cas où vous vous évaderiez, jusqu'au delta de l'Arknod. Nous vous avons tout de même laissé un cheval et vos bagages, toujours au cas où... Nous avons pénétré dans le labyrinthe par une porte oubliée, et naturellement, nous nous sommes tous perdus ! Enfin, je ne sais pas trop ce qui s'est passé après, mais je crois qu'il y a eu un genre de bataille contre les soldats de Kativo... Enfin, une bataille plutôt confuse. Pour être exact, les armées n'ont rien fait d'autre que se courir après dans le labyrinthe pendant toute la journée... Enfin, je ne sais pas par quel hasard cela s'est produit, mais nous avons réussi à encercler les ennemis dans la zone agricole ! Nous avons profité de l'aubaine, vous pensez bien, et nous les avons tous faits prisonniers. Nous avons peu à peu pris possession du labyrinthe - il faut dire que notre stratège, qui n'est pas si bête finalement pour un intellectuel, avait eu l'idée de faire monter les plus agiles en haut des murs et des haies pour mieux observer les chemins. Mais nous avons eu beau parcourir tout le labyrinthe, nous n'avons pas pu trouver Kativo ni Almira. Pour moi, ils ont dû s'enfuir en bateau devant le désastre de leur armée. C'est pour cela que j'ai ordonné de patrouiller dans toute cette zone de la Mer. Je n'aurais jamais pensé vous y rencontrer !

- Kativo, répondit Zago, vous le trouverez enfermé dans une tour de la forteresse, sans doute en train de pester contre le sort. Quant à la reine Almira...

- Je suis là, dit Almira en faisant une révérence à l'amiral.

- Kativo prisonnier ? Almira libérée ? s'extasia ce dernier. Mais c'est merveilleux ! Comment avez-vous fait ? Vous devez me raconter tout ça !

- Plus tard, trancha Zago. Pour l'instant, en qualité de roi, je vous ordonne de repartir immédiatement pour le labyrinthe, où il y a un traître prisonnier, une paire de chevaux - un barbare et un sumadien - et un sac de bagages à récupérer. Exécution !

- A vos ordres, Zago ! fit l'amiral. Mais qu'est-ce que je suis heureux que les barbares ne vous aient pas assassiné ! D'accord, vous ne payez pas de mine à première vue, mais finalement vous êtes un véritable héros ! Mais vous, où allez-vous à présent ?

- A Sumada, je pense, répondit Zago. Le roi Sendo sera sans doute content de revoir sa chère belle-soeur.

- Bien ! Bien ! Je vous y rejoindrai une fois ma mission accomplie. A bientôt, alors ! Et encore une fois, content de vous avoir revu ! ”

L'amiral remonta dans son bateau avec un dernier signe de la main ; et, après nous avoir laissé quelques provisions et soldats pour m'aider à manoeuvrer le navire, il s'éloigna en direction des terres de Kativo.

“ Alors comme ça, je ne paie pas de mine à première vue ? ” demanda Zago, furieux, une fois que l'amiral fut parti.

Le voyage jusqu'à la capitale de Sumadie, Sumada sur le lac Sum, n'avait rien de difficile en bateau : il suffisait de rejoindre l'embouchure du Traincombs dans ma chère ville natale du Port, et de remonter le fleuve jusqu'aux montagnes de Sumadie dans lesquelles il prenait sa source. Grâce aux

canaux et aux écluses réalisés du temps de l'apogée sumadienne par le roi Baldo, arrière-grand-père de Sendo, le Traincombs était parfaitement navigable jusqu'à sa principale source qui s'échappait du lac Sum ; ce qui faisait de Sumada un port puissant et respecté des deux côtés de la mer, et nous faciliterait grandement le voyage.

Nous passâmes donc plusieurs jours extrêmement agréables (bien que quelque peu ennuyeux), à flâner sur le pont du bateau en admirant le paysage qui défilait des deux côtés. Il n'y eut guère que Nello à ne pas apprécier le voyage. Zago et Almira passaient de longues heures ensemble accoudés au bastingage ou installés ailleurs, à deviser gaiement de toutes leurs aventures passées ; Nello et moi nous trouvions par conséquent totalement délaissés et parfaitement tranquilles.

Le bateau se réapprovisionna à Fernopole-sur-Traincombs, le principal (et par ailleurs le seul) port de Médilorie, où l'on nous apprit qu'ayant pris connaissance de la défaite monumentale de la bataille du Labyrinthe, les hommes de Kativo avaient entrepris d'abandonner l'invasion de la Sumadie projetée par leur chef, et avaient plutôt décidé de rentrer chez eux à Wostania ou ailleurs.

Nous continuâmes donc notre voyage l'esprit tranquille, sans craindre d'être attaqués. Et, trois semaines après notre départ du labyrinthe, alors que le brave garde du petit port devait sérieusement commencer à se poser des questions, nous remontions les écluses de Sumadie, passions du Traincombs dans le lac Sum et faisons une entrée triomphale dans le port de Sumada, tout en terminant une bonne fois pour toutes cette aventure idiote.

A ce moment-là, le roi Sendo de Sumadie, qui était à l'époque un tout jeune homme d'une vingtaine d'années strictement dépourvu de tout talent pour la royauté (talent qu'il a grandement développé par la suite), était occupé dans son palais à écouter les dernières nouvelles des champs de bataille de Manidie et de Médilorie, et apprenait donc la retraite de l'ennemi.

“ Alors, vous dites que tout va bien de notre côté ? demanda-t-il au chevalier venu lui apporter les nouvelles.

- Votre Majesté, c'est bien mieux que ça, assura le soldat. Nous avons gagné la guerre !

- Oh ! Ben c'est très bien, en effet. Est-ce qu'on a des nouvelles de Kativo ?

- Aucune ! On pense qu'il se terre quelque part pour, échapper à nos recherches. Mais il n'ira pas bien loin.

- Et la reine Almira ? Il paraît qu'on a perdu tout contact avec ce jeune général qui était parti la libérer... Comment s'appelait-il déjà ?

- Zago, ou quelque chose comme ça. Non, rien non plus sur lui. Mais si vous voulez mon avis, lui et tous ses gens se sont fait capturer par les barbares à peine débarqués de l'autre côté. Une mission comme ça n'avait pas une chance de réussir ! C'était une aberration !

- Ah ? Si vous le dites.

- La reine Zoé a été complètement folle de confier la moitié de son armée à un jeune inconnu dont on ne sait strictement rien, roitelet d'une peuplade ridicule à peine civilisée, et d'extraction roturière à ce qu'il paraît... Je crains que tous ces soldats ne soient à jamais perdus ! Hélas.

- Dites donc, je vous signale que je lui ai envoyé des bateaux et des soldats, moi, à ce Zago ! Est-ce que je l'aurais fait si je ne l'avais pas pensé capable de réussir ? Vous ne me faites pas confiance, chevalier ?

- Ben... c'est à dire que, fit le soldat hésitant à répondre ce qu'il pensait vraiment.

- Et puis, dites-moi un peu ce que c'est que tout ce bruit dehors ! On ne s'entend plus !

Le soldat se précipita à la fenêtre et revint au roi avec un air aussi hébété que s'il venait de voir un fantôme ou quelque chose de ce genre.

- Hé bien, ordonna le roi en prenant le ton le plus autoritaire possible, parlez ! Qu'est-ce que c'est ?

- Il y a... il y a un bateau qui est en train d'accoster dans la rade...

- Et alors ? Il en arrive ici tous les jours, des bateaux ! Sumada est un port, je vous signale !

- Oui, mais... Celui-ci porte les drapeaux de Kativo, et il y a, accoudée à la proue, une jeune femme qui ressemble étonnamment à la reine Almira...

- Comment ? Faites voir ? (le roi Sendo repoussa son soldat et regarda à son tour par la fenêtre ; après quoi il se précipita vers l'escalier en criant :) Alors ! Vous venez ou quoi ? Allons accueillir ma chère belle-soeur ! ”

Le roi, entraînant le soldat abasourdi, se précipita dans la rue, éloigna une masse de curieux (auxquels le chevalier, qui croyait devoir respecter le protocole, tentait tant bien que mal de crier “ place ! place ! Place à Sa Majesté Sendo ! ” tout en courant derrière le roi) et se fraya un chemin jusqu'au quai.

Au même moment, nous jetions l'ancre dans l'eau du lac Sum, accueillis par la presque totalité de la population de Sumada, qui ignorait totalement de quoi il s'agissait, mais qui était venue par simple curiosité.

Zago, à la proue, côte à côte avec la reine Almira souriante, poussait des cris de triomphe en lançant son épée en l'air - jusqu'au moment où elle tomba à l'eau. Au plouf magistral qui sonna le glas de la fidèle arme, Zago regarda par-dessus bord d'un air dépité, poussa un soupir, puis il se remit, passa son bras sur l'épaule d'Almira et recommença à saluer la foule avec force grands signes.

Légalement en retrait, bras dessus bras dessous, Nello et moi savourions plus discrètement notre triomphe, plutôt satisfaits malgré tout de l'enthousiasme de la foule qui flattait agréablement notre amour-propre.

Une fois le navire stabilisé, Zago fit jeter une passerelle, et le roi Sendo monta d'un pas très digne à bord, toujours suivi de son chevalier complètement essoufflé. Je ne décrirai pas les émouvantes retrouvailles de Sendo et d'Almira après toutes ces années de séparation - il est vrai qu'elles n'avaient rien d'extraordinaire ; mais elles me firent tout de même monter les larmes aux yeux.

Après avoir serré sa belle-soeur dans ses bras, le roi considéra d'un air intrigué Zago, qui se tenait devant lui d'un air extrêmement fier de lui, complètement remis qu'il était à présent de son coup sur la tête.

“ Heu... fit Sendo. Vous êtes... ?

- Zago I^{er}, roi des Mengaliens, général de l'armée de Manidie, vainqueur de Kativo et sauveur de la reine Almira ! annonça triomphalement Zago.

- Hem ! fis-je derrière.

- Heu... fit Zago en se retournant. Oui, d'accord... Vous m'avez un peu aidé, tous les deux... Mais bon, c'est tout de même moi le héros !

- Naturellement, dit Nello.

- Hé bien... dit le roi Sendo en se grattant la couronne, légèrement déconcerté. Je propose que vous m'accompagniez tous au palais pour m'expliquer tout ça ! Parce que j'avoue que je ne suis pas sûr d'avoir tout compris.

- Entendu ! ” acquiesça Zago.

Zago, Almira, le chevalier essoufflé, Nello et moi suivîmes le roi Sendo dans les rues de Sumada, et rejoignîmes le palais royal, qui était d'aspect tout à fait confortable. Et nous passâmes le reste de la journée là, à essayer tant bien que mal d'expliquer au roi tout ce qui nous était arrivé depuis le départ de l'armée du Port, et où étaient passés Kativo et tous les soldats de la reine Zoé.

Le roi insista pour nous héberger la nuit même et toutes celles qui viendraient jusqu'à ce que nous voulions partir ; ce qu'il regretta peut-être par la suite, car nous restâmes à Sumada plus de deux mois. Quelques jours après notre arrivée très remarquée dans le lac Sum, l'amiral et son bateau arrivèrent eux aussi avec nos chevaux et nos bagages sur le pont et Kativo à fond de cale ; presque en même temps, la reine Zoé, invitée par le roi Sendo à venir fêter la victoire à Sumada, débarqua elle aussi à cheval avec toute sa cour et la couronne royale de Zago soigneusement conservée. Le roi Georges et ses gens suivaient de près.

Evidemment, la présence de tous ces personnages de marque impliquait une fête retentissante ; et elle eut en effet lieu. Pendant plusieurs jours, on ne dormit presque pas dans la ville de Sumada : ceux qui ne voulaient pas dormir passaient toute la nuit à danser et à chanter dans les rues, et ceux qui voulaient dormir ne le pouvaient pas à cause du bruit de ceux qui dansaient et chantaient. Le dernier jour, le roi Sendo décida de clôturer ce temps d'hilarité anarchique par une bonne vieille cérémonie bien solennelle, au cours de laquelle il prononcerait des discours solennels avant de remercier solennellement Zago pour tous les services rendus à la nation.

On invita à la cérémonie toute la noblesse conséquente de ce côté de la mer, ainsi qu'une bonne part de la bourgeoisie et de tous les gens quelque peu importants des trois pays, à commencer par Almira, et Nello et moi qui étions en passe de devenir célèbres à notre insu. Parallèlement, Zago, qui se targuait de ne jamais oublier ses vieux amis, envoya discrètement des invitations en Manidie à destination de mon ex-fiancé et de sa jeune épouse, et de Luna et Lenko qui étaient également sur le point de se marier, en dépit du fait que les parents de Luna voient plutôt mal le fait que leur fille épouse un ex-bandit. Et le chef du protocole du roi Sendo vit encore plus mal le fait de convier à une cérémonie aussi solennelle un groupe de simples pêcheurs de très basse extraction (dont l'un avait un passé douteux). Mais Zago lui rétorqua qu'il n'avait qu'à s'occuper de ce qui le regardait, et l'homme obtempéra.

Naturellement, le matin de la cérémonie, le principal intéressé passa des heures à essayer de paraître digne et respectable ; et je suppose que tous les nobles invités l'auraient considéré comme tel s'il n'avait oublié l'heure de la cérémonie et n'était arrivé, essoufflé et la couronne de travers, avec une

demi-heure de retard. Ce qui naturellement lui fit perdre de son prestige aux yeux des gens. Mais le roi Sendo, quelque gêné qu'il fût, ne renonça pas à le décorer. Monté sur un piédestal afin que l'on ne pût pas discerner qu'il était plus petit que Zago, il prononça un discours solennel et ennuyeux, avant de remettre au roi des Mengaliens je ne sais plus quelle médaille extrêmement honorifique qui eût rendu extrêmement fier tout Sumadien qui l'eût reçue, et qui rendit Zago carrément euphorique.

Quant à la reine Almira, assise à côté de Nello et moi sur les bancs des invités, elle passa la cérémonie à regarder mon frère avec des yeux passionnés ; et l'on sentait bien que s'il n'avait pas été de son devoir de garder la tête haute et droite, lui-même en aurait bien fait autant avec elle.

Une fois la cérémonie terminée et tous les invités rentrés chez eux, Sendo se fit amener devant lui Kativo sévèrement surveillé par deux militaires ; et il lui administra un sermon mémorable comme le malheureux traître n'en avait sans doute jamais subi de sa vie. Après quoi il l'expédia, avec l'accord du roi Georges, dans une minuscule principauté de Médilorie orientale, où Kativo passerait le restant de sa vie à commander quelques poules et moutons en se répétant à longueur de temps que si ses plans avaient bien voulu fonctionner correctement, il aurait régné sur tout ce côté de la mer et pas seulement sur ces quelques hectares ridicules.

Une fois le problème de Kativo réglé une bonne fois pour toutes, le roi Sendo s'appliqua ensuite à signer la paix avec le roi Wegdno ; et celui-ci accepta volontiers à condition qu'on lui versât un tribut annuel de gâteaux à la crème et de thé de Médilorie. Et ainsi, la Guerre de la Mer fut enfin terminée. Pour moi, ce n'était vraiment pas trop tôt.

On dénicha un homme de loi assez honnête pour rompre en toute légalité le mariage d'Almira et de Kativo, car il s'avérait que la reine avait besoin de son célibat pour un autre usage urgent. Et en effet, un mois à peine après son divorce, elle épousait en grande pompe le roi des Mengaliens, à savoir mon propre frère, Zago lui-même, que j'avais pourtant renoncé à voir un jour casé, trop préoccupé qu'il était par ses idées guerrières. Comme quoi il ne fallait jamais désespérer.

Quant à moi, je ne m'en tirai pas plus mal, puisque Zago finit par accepter que j'épouse enfin mon Nello, qu'il avait fini par prendre en amitié, sans doute lassé de se disputer avec lui. La population de Sumada se réjouit donc de savoir qu'elle allait en plus de la fête avoir droit à deux mariages splendides qui prolongèrent encore l'allégresse générale (et encore bien plus la nôtre, naturellement). Une fois que Zago fut marié en bonne et due forme, le roi Sendo, en remerciement de tous les services rendus, pria gentiment son collègue Georges de donner son indépendance véritable au peuple de Menga. Georges accepta volontiers (pour tout dire, il avait complètement oublié l'existence des Mengaliens et ils ne lui manqueraient donc pas beaucoup) ; et Sendo céda obligeamment à Zago la partie la plus déserte et la plus inculte de son territoire, où Zago, qui n'avait jamais été un expert de l'orthographe, décida de fonder la cité de Mangala. Pour la simple raison que, m'expliqua-t-il plus tard, être le roi d'une ville lui conférerait un prestige autrement plus important que d'être celui d'une forêt. Et Mangala fut fondée ; et de nos jours, comme chacun le sait, elle a acquis un prestige et une réputation largement dignes de ceux de Georgebourg, capitale de Médilorie, située juste de l'autre côté du Traincombs. En effet, à présent qu'il n'avait plus de mission à remplir, Zago jugeait moins

dégradant la tâche de s'occuper du bien-être de son peuple. Et Almira et moi l'assistions aussi pas mal.

Un beau jour, alors qu'il était tranquillement installé sur un canapé du palais royal de Mangala aux côtés de son épouse, Zago reçut une deuxième visite de l'ex-roi Meldo (qui causa un cri de terreur d'Almira que l'on entendit d'un bout à l'autre de Mangala, mais qui ne suscita strictement aucune émotion chez Zago, déjà plus habitué à voir des fantômes surgir du néant.). Meldo affirma être venu vérifier que tout se passait bien pour Zago ; et une fois qu'il eut constaté que tel était le cas, il disparut à nouveau avec un petit signe de la main à l'adresse de sa veuve blottie dans les bras de Zago.

En effet, tout allait bien.

Et c'était d'ailleurs tant mieux.

Après tout, on a beau aimer l'aventure (ce qui n'est pas mon cas), on aime bien aussi généralement que les histoires se terminent bien, et que tout soit bien qui finisse bien.

Sur ce point de vue-là, dans notre cas, il était difficile de faire mieux.